This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

ATION FUND

V8.L4.1762

LETTRE
PHILOSOPHIQUE,

PAR M. DE V***

AVEC

PLUSIEURS PIECES
GALANTES ET NOUVELLES
DE DIFFÉRENS AUTEURS.

A BERLIN,
Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. LXII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 4 NOV 1987
OF OXFORD
LIBRARY

LETTRE PHILOSOPHIQUE,

PAR M. DE V***

LETTRE SUR L'AME.

MONSIEUR,

Il faut que je l'avoue ; lorſque j'ai examiné l'infaillible Ariſtote, le Docteur évangélique, le divin Platon, j'ai pris ces épithetes pour des ſobriquets. Je n'ai vu dans tous les Philoſophes qui ont parlé de l'ame humaine, que des aveugles pleins de témérité & de babil, qui s'efforcent de perſuader qu'ils ont

une vue d'aigle, & d'autres curieux & foux qui les croyent sur leur parole & qui s'imaginent aussi de voir quelque chose.

Je ne feindrai point de mettre au rang de ces maîtres d'erreur, Descartes & Malbranche. Le premier nous assure que l'ame de l'homme est une substance, dont l'essence est de penser, qui pense toujours, & qui s'occupe dans le ventre de la mere de belles idées métaphysiques & de beaux axiomes généraux, qu'elle oublie ensuite.

Pour le P. Malbranche, il est bien persuadé que nous voyons tout en Dieu; il a trouvé des partisans, parce que les fables les plus hardies sont celles qui sont les mieux reçues de la foible imagination des hommes.

Plusieurs Philosophes ont donc fait le Roman de l'ame; enfin c'est un usage qui en a écrit modestement l'histoire. Je vais faire l'abrégé de cette histoire, selon que je l'ai conçue. Je sais fort bien que tout le monde ne conviendra pas des idées de Mr. Locke: il se pourroit bien faire que Mr. Locke eut

raiſon contre Deſcartes & Malbranche, & qu'il eut tort contre la Sorbonne ; je parle ſelon les lumieres de la Philoſophie, non ſelon les révélations de la Foi.

Il ne m'appartient que de penſer humainement : les Théologiens décident divinement, c'eſt toute autre choſe. La raiſon & la foi ſont de nature contraire : en un mot, voici un petit précis de Mr. Locke, que je cenſurois ſi j'étois Théologien, & que j'adopte pour un moment comme hipotheſe, comme conjecture de ſimple Philoſophie, humainement parlant, il s'agit de ſavoir ce que c'eſt que l'ame.

1o. Le mot d'ame eſt de ces mots que chacun prononce ſans l'entendre : nous n'entendons que les choſes dont nous avons une idée, nous n'avons point d'idée d'ame, d'eſprit ; donc nous ne l'entendons point.

2o. Il nous a donc plu d'appeller ame cette faculté de ſentir & de penſer, comme nous appellons vie, faculté de vivre, volonté, la faculté de vouloir.

Des raiſonneurs ſont venus en-

suite, & ont dit: l'homme eſt compoſé de matiere & d'eſprit; la matiere eſt étendue & diviſible; l'eſprit n'eſt ni étendu ni diviſible: donc il eſt, diſent-ils, d'une autre nature. C'eſt un aſſemblage d'êtres qui ne ſont point faits l'un pour l'autre, & que Dieu unit malgré leur nature. Nous voyons peu le corps, nous ne voyons point l'ame; elle n'a point de parties; donc elle eſt éternelle: elle a des idées pures & ſpirituelles; donc elle ne les reçoit point de la matiere: elle ne les reçoit point non plus d'elle même; donc Dieu les lui donne: donc elle apporte en naiſſant les idées de Dieu, de l'infini, & de toutes les idées générales.

Toujours humainement parlant, je réponds à ces Meſſieurs qu'ils ſont bien ſavans. Ils nous diſent d'abord qu'il y a une ame, & puis ce que ce doit être. Ils prononcent le nom de matiere, & décident enſuite nettement ce qu'elle eſt; & moi je leur dis, vous ne connoiſſez ni l'eſprit ni la matiere. Par l'eſprit, vous ne pouvez imaginer que la faculté de penſer; par

la matiere, vous ne pouvez entendre qu'un certain assemblage de qualités, de couleurs, d'étendues, de solidités, & il vous a plu d'appeller cela matiere, & vous avez assigné les limites de la matiere & de l'ame, avant d'être sûrs seulement de l'existance de l'une & de l'autre.

Quant à la matiere, vous enseignez gravement qu'il n'y a en elle que l'étendue & la solidité; & moi je vous dis modestement qu'elle est capable de mille propriétés que ni vous ni moi ne connoissons pas. Vous dites que l'ame est invisible, éternelle, vous supposez ce qui est en question. Vous êtes à peu près comme un Régent de College, qui n'ayant vu d'orloge de sa vie, auroit tout d'un coup entre ses mains une montre d'Angleterre à répétition. Cet homme, bon Péripatéticien, est frappé de la justesse avec laquelle les aiguilles divisent & marquent les temps, & encore plus étonné qu'un bouton, poussé par le doigt, sonne précisément l'heure que l'aiguille marque. Mon Philosophe ne manque

pas de prouver qu'il y a dans cette machine une ame qui la gouverne, & qui en mene les reſſorts. Il démonte ſavamment ſon opinion par la comparaiſon des Anges, qui font aller les ſpheres céleſtes, & il fait ſoutenir dans la claſſe de belles theſes ſur l'ame des montres. Un de ſes écoliers ouvre la montre; on y avoit que des reſſorts, & cependant on ſoutient toujours le ſyſtême de l'ame des montres, qui paſſe pour démontré. Je ſuis cet écolier ouvrant la montre, que l'on appelle homme, & qui au lieu de définir hardiment ce que nous n'entendons point, tâche d'examiner par degrés ce que nous voulons connoître.

Prenons un enfant à l'inſtant dès ſa naiſſance, & ſuivons pas à pas le progrès de ſon entendement. Vous me faites l'honneur de m'apprendre que Dieu a pris la peine de créer une ame pour aller loger dans ce corps, lorſqu'il a environ ſix ſemaines; que cette ame à ſon arrivée eſt pourvue des idées métaphyſiques; connoiſſant donc l'eſprit, les idées abſtraites, l'infini

fort clairement ; étant, en un mot, une très-savante personne. Mais malheureusement elle sort de l'uterus avec une ignorance crasse ; elle a passé 18 mois à ne connoître que le teton de sa Nourrice, & lorsqu'à l'âge de vingt ans on veut faire ressouvenir cette ame de toutes les idées scientifiques qu'elle avoit quand elle s'est unie à son corps, elle est souvent si bouchée qu'elle n'en peut concevoir aucune. Il y a des peuples entiers qui n'ont jamais eu une seule de ces idées. En vérité à quoi pensoit l'ame de Descartes & de Malbranche, quand elle imagina de telles rêveries ? Suivons donc l'idée du petit enfant, sans nous arrêter aux imaginations des Philosophes.

Le jour que sa mere est accouchée de lui & de son ame, il est né un chien dans la maison, un chat, & un serin. Au bout de 18 mois, je fais du chien un excellent chasseur ; le chat, au bout de six semaines, sait déja tous ses tours ; & l'enfant, au bout de quatre ans, ne sait rien. Moi, homme, grossier, témoin de cette prodigieuse différence, &

qui n'ai jamais vu d'enfant, je crois d'abord que le chat, le chien & le ſerin ſont des créatures très-intelligentes, & que le petit enfant eſt un automate. Cependant petit à petit je m'apperçois que cet enfant a des idées, de la mémoire, qu'il a les mêmes paſſions que ces animaux, & alors j'avoue qu'il eſt comme eux une créature raiſonnable. Il me communique différentes idées par quelques paroles qu'il a appriſes, de même que mon chien par des cris diverſifiés me fait exactement connoître ſes divers beſoins. J'apperçois qu'à l'âge de ſix ou ſept ans, l'enfant combine dans ſon petit cerveau preſqu'autant d'idées que mon chien de chaſſe dans le ſien; enfin, il atteint avec l'âge un nombre infini de connoiſſances. Alors que dois-je penſer de lui? irai-je croire qu'il eſt d'une nature tout-à-fait différente? Non, ſans doute; car vous voyez d'un côté un imbécille, & de l'autre un Newton: vous prétendez qu'ils ſont pourtant d'une même nature, & qu'il n'y a de la différence que du plus au moins. Pour

mieux m'assurer de la vraisemblance de mon opinion probable, j'examine mon chien & mon enfant pendant leur veille & leur sommeil. Je les fais saigner l'un & l'autre outre mesure; alors leurs idées semblent s'écouler avec le sang. Dans cet état je les appelle; ils ne me répondent plus: & si je leur tire encore quelques poëllettes, mes deux machines, qui avoient auparavant des idées en très-grand nombre, & des Passions de toute espece, n'ont plus aucun sentiment. J'examine ensuite mes deux animaux pendant qu'ils dorment; je m'apperçois que le chien, après avoir trop mangé, a des rêves; il chasse, il crie après la proye. Mon jeune enfant étant dans le même état, parle à sa maîtresse, & fait l'amour en songe: si l'un & l'autre ont mangé modérément, ni l'un ni l'autre ne rêve; enfin, je vois que leur faculté de sentir, d'appercevoir, d'exprimer leurs idées, s'est développée en eux petit à petit, & s'affoiblit aussi par dégrés. J'apperçois en eux plus de rapports

cent fois, que je n'en trouve entre tel homme d'esprit & tel homme absolument imbécille. Quelle est donc l'opinion que j'aurai de leur nature ? Celle que tous les Peuples ont imaginée d'abord avant que la politique Egyptienne imaginât la spiritualité, l'immortalité de l'ame. Je soupçonnerai même, avec bien de l'apparence, qu'Archimede & une taupe sont de la même espece, quoique d'un genre différent, de même qu'un chêne & un grain de moutarde sont formés par les mêmes principes, quoique l'un soit un grand arbre, & l'autre une petite plante. Je penserai que Dieu a donné des portions d'intelligence à des portions de matiere organisée pour penser : je croirai que la matiere a des sensations à proportion de la finesse de ses sens ; que ce sont eux qui les proportionnent à la mesure de nos idées : je croirai que l'huître à l'écaille a moins de sensations & des sens, parce qu'ayant l'ame attachée à son écaille, cinq sens lui seroient inu-

tiles. Il y a beaucoup d'animaux qui n'ont que deux ſens : nous en avons cinq ; ce qui eſt bien peu de choſe ; il eſt à croire qu'il eſt dans d'autres mondes d'autres animaux qui jouiſſent de vingt ou trente ſens, & que d'autres eſpeces encore plus parfaites ont des ſens à l'infini.

Il me paroît que voilà la maniere la plus naturelle d'en raiſonner, c'eſt-à-dire, de deviner & de ſoupçonner certainement. Il s'eſt paſſé bien du temps avant que les hommes ayent été aſſez ingénieux pour imaginer un être inconnu, qui eſt nous, qui fait tous en nous, qui n'eſt pas tout-à-fait nous, & qui vit après nous. Auſſi n'eſt-on venu que par dégrés à concevoir une idée ſi hardie. D'abord ce mot *ame* a ſignifié la vie, & a été commun pour nous & pour les autres animaux. Enſuite notre orgueil nous a fait une ame à part, & nous a fait imaginer une forme ſubſtantielle pour les autres créatures. Cet orgueil humain demande ce que c'eſt donc que ce pouvoir d'appercevoir & ſentir, qu'il appelle *ame*

dans l'homme, & *inſtinct* dans la brute. Je ſatisferai à cette queſtion, quand les Humanités m'auront appris ce que c'eſt que le *ſon*, la *lumiere*, l'*eſpace*, le *corps*; le *temps*. Je dirai, dans l'eſprit du ſage Mr. Locke : la philoſophie conſiſte à s'arrêter, quand le flambeau de la Phyſique nous manque. J'obſerve les effets de la nature ; mais je vous avoue que je n'en conçois pas plus que vous les premiers principes. Tout ce que je ſais, c'eſt que je ne doit pas attribuer à pluſieurs cauſes, ſur-tout à des cauſes inconnues, ce que je puis attribuer à une cauſe connue : or, je puis attribuer à mon corps la faculté de penſer & de ſentir ; donc je ne dois pas chercher cette faculté de penſer & de ſentir dans une autre appellée *ame* ou *eſprit*, dont je ne puis avoir la moindre idée. Vous vous recriez à cette propoſition ; vous trouvez donc de l'irréligion à oſer dire que le corps peut penſer ? Mais que diriez-vous, répondroit Mr. Locke, ſi c'eſt vous-même qui êtes ici coupable d'irréligion, vous qui oſez borner la puiſſance de Dieu ? Quel eſt

l'homme sur la terre qui peut assurer, sans une impiété absurde, qu'il est impossible à Dieu de donner à la matiere le sentiment & le penser ? Foibles & hardis que vous êtes, vous avancez que la matiere ne pense point, parce que vous ne concevez pas qu'une matiere, telle qu'elle soit, pense.

Grands Philosophes, qui décidez du pouvoir de Dieu, & qui dites que Dieu peut d'une pierre faire un Ange, ne voyez-vous pas que, selon vous-même, Dieu ne feroit, en ce cas, que donner à une pierre la puissance de penser ; car si la matiere de la pierre ne restoit pas, ce ne seroit plus une pierre ; ce seroit une pierre anéantie, & un Ange créé. De quelque côté que vous vous tourniez, vous êtes forcés d'avouer deux choses : votre ignorance, & la puissance immense du Créateur ; votre ignorance qui se révolte, la matiere pensante, & la puissance du Créateur, à qui certes cela n'est pas impossible.

Vous, qui savez que la matiere ne périt pas, vous contesterez à Dieu le pouvoir de conserver dans

cette matiere la plus belle qualité dont il l'avoit ornée ! L'étendue subsiste bien sans corps par lui, puisqu'il y a de Philosophes qui croyent le vuide ; les accidens subsistent bien sans la substance parmi les Chrétiens qui croyent la transubstantiation. Dieu, dites-vous, ne peut pas faire ce qui implique contradiction. Il faudroit en savoir plus que vous n'en savez : vous avez beau faire, vous ne saurez jamais autre chose, sinon que vous êtes corps, & que vous pensez. Bien de gens qui ont appris dans l'école à ne douter de rien, qui prennent leurs syllogismes pour des oracles, & leurs superstitions pour la Religion, regardent Mr. Locke comme un impie dangereux. Ces superstitieux sont dans la société ce que les poltrons sont dans une armée : ils ont & donnent des terreurs paniques. Il faut avoir la pitié de dissiper leur crainte ; il faut qu'ils sachent que ce ne seront pas les sentimens des Philosophes qui feront jamais tort à la Religion. Il est assuré que la lumiere vient du soleil, & que les planetes tournent

autour

autour de cet astre : on ne lit pas avec moins d'édification dans la Bible, que la lumiere a été faite avant le soleil, & que le soleil s'est arrêté sur le village de Gabaon. Il est démontré que l'arc-en-ciel est formé nécessairement par la pluye : on n'en respecte pas moins le Texte sacré, qui dit, que Dieu posa son arc dans les nues, après le déluge, en signe qu'il n'y auroit plus d'inondation.

Le Mystere de la Trinité & celui de l'Eucharistie ont beau être contradictoires aux démonstrations connues; ils n'en sont pas moins révérés chez les Philosophes Catholiques, qui savent que les choses de la raison & de la foi sont de différente nature. La nation des Antipodes a été condamnée par les Papes & les Conciles; & les Papes ont découvert les Antipodes, & y ont porté cette même Religion Chrétienne, dont on croyoit la destruction sûre, en cas qu'on put trouver un homme, qui, comme on parloit alors, auroit la tête en bas & les pieds en haut par rapport à nous, & qui, comme dit le très-peu Phi-

losophe S. Auguſtin, ſeroit tombé du Ciel.

Jamais les Philoſophes ne feront tort à la Religion dominante d'un Pays : pourquoi ? c'eſt qu'ils ſont ſans entouſiaſme, & qu'ils n'écrivent point pour le Peuple. Diviſez le genre humain en vingt parties ; il y en a dix-neuf compoſées de ceux qui travaillent de leurs mains, & qui ne ſauront jamais s'il y a eut un Locke au monde. Dans la vingtieme partie qui reſte, combien trouve-t-on peu d'hommes qui liſent ? Il y en a vingt qui liſent les Romans, contre un qui étudie la philoſophie. Le nombre de ceux qui penſent eſt extrêmement petit, & ceux-là ne s'aviſent pas de troubler le monde. Ce n'eſt ni montaigne, ni Locke, ni Bayle, ni Spinoſa, ni Hobbes, ni Strambourg, ni Collins, ni Zéland, &c. qui ont porté le flambeau de la diſcorde dans leur patrie ; ce ſont la plupart des Théologiens, qui ayant eu d'abord l'ambition d'être chefs de Sectes ont eu bientôt celle d'être chef de Parti. Que dis-je ? tous les livres des Philoſophes

modernes, mis ensemble, ne feront jamais dans le monde autant de bruit seulement qu'en fit autrefois la dispute des Cordeliers sur la forme de leurs manches & de leurs capuchons.

Au reste, je vous repete encore qu'en écrivant avec liberté, je ne me rends garant d'aucune opinion; je ne suis responsable de rien. Il y a peut-être parmi ces songes de raisonnemens, & même quelques rêveries auxquelles je donnerois la préférence; mais il n'y en a aucune que je sacrifiasse tout d'un coup à la Religion & à la Patrie.

LES ADIEUX

*De M. de V*** à Madame du Châtelet.*

Adieu, belle Emilie, (*a*)
En Pruſſe je m'en vas.
Etaler ma folie,
Et promener mes rats;
Dans cette Cour polie,
On connoît mieux le prix
De nos beaux eſprits.

Paris qui m'a vu naître,
Me laiſſe ſans éclat, (*b*)
Et ma manie eſt d'être
Un Miniſtre d'Etat,
Des Finances le maître,
Au moins Ambaſſadeur,
Comme feu Prieur. (*c*)

(*a*) *Madame la Marquiſe du Châtelet.*

(*b*) *Voyez les Lettres Philoſophiques & le Temple du Goût, où Voltaire ne ceſſe de parler des honneurs rendus en Angleterre aux gens de Lettres. Voyez auſſi la Préface de Zaïre.*

(*c*) *Mr. le Prieur Anglois, homme d'eſprit & de mérite, a été Ambaſſadeur pour l'Angleterre.*

Adieu, mauvais Poëte, (*d*)
Jamais las du ſifflet,
Qu'à ſaint Lazare on fouette,
Chaſſé du Châtelet;
Adieu, l'homme à courbette,
Tant frpipon, tant battu,
Et de plus cocu.

Adieu toi, vilain Prêtre, (*e*)
Tiré par mon crédit,
Du Château de Bicêtre,
Pour le péché maudit
Qui fit brûler ton Maître,
Soin honteux que j'ai pris
D'un Frippier d'Ecrits.

Sur la ſélette dure
Où ſiégea Deſchauffour,
Quand en humble poſture
Tu parus l'autre jour, (*f*)
Craignois-tu la brûlure?

(*d*) *Roy, qui a été enfermé à Saint-Lazare pour ſon Coche, piece ſatyrique contre l'Academie Françoiſe; il eut ordre de ſe défaire de ſa Cherge de Conſeiller au Châtelet.*

(*e*) *L'Abbé des fontaines : il n'a jamais compoſé d'ouvrages; il ne fait que rapetaſſer ceux des autres & les défigurer. Voyez ſon Apologie faire par lui-même.*

(*f*) *Il s'agit du jugement qu'il a ſubi pour le diſcours mordant qu'il a fait au nom de l'Abbé Séguy.*

Oui, jamais on ne vit
Coquin plus petit.

Tyriot, pauvre hayre,
Adieu, Juré crieur,
Tu fus en Angleterre
Mon digne Ambaſſadeur : (g)
Prône plutôt la Serre,
Que les vers de deux fats
Et de ton Midas.

Pour quelque rime fade,
Bernard, (b) que tu forgeas,
Tu crois que l'Illiade
Te doit céder le pas
Céladon de Tribade,
Dis, Monſieur l'Ecrivain,
Qui te rend ſi vain ?

Si je quitte la Pruſſe
Chaſſé par le bâton
Je fuirai chez le Ruſſe

(g) *Tyriot a été quelque temps chargé des affaires de Voltaire à Londres ; c'eſt ſon ami intime & eſt dans la confidence de tous ſes Ouvrages ; c'eſt ce qui le fait appeller*, Auteur Conſultant.

(b) *Bernard, Sécrétaire du Maréchal de Coigny, a fait une Epitre à la Sallé, qui eſt une Tribade, dont il eſt le Céladon, c'eſt-à-dire, l'amoureux* Virtuoſo.

Prêcher Locke & Newton,
Ou porter mon prépuce
Au Révérend Moufti
Comme Mackarti. (*i*)

Adieu, belle Emilie,
Objets de mes plaiſirs,
Par la Philoſophie
Amuſe tes deſirs,
Ou bien ſuis-moi; ma mie;
Un Milord de mon nom
Vaut bien un Kinſton. (*k*)
Maupertuis, ce Carême (*l*)
Doit revenir, dit-on;
Il me dicta le thême
Que j'ai fait ſur Newton;
Tu ſauras le ſyſtême;
Des meules des moulins

(*i*) *L'Abbé Mackarti, fils d'un Irlandois, paſſa, il y a quatre ans, en Turquie avec le Chevalier de Mornaye & de Ramſay : ils avoient emprunté chacun* 6000 *livres à Samuël Bernard, ſous prétexte d'acheter une Lieutenance aux Gardes.*

(*k*) *Voltaire avoit pris le nom de Milord, étant logé à Rouen chez Jorre, Libraire, qui a imprimé les Lettres Philoſophiques.*

(*l*) *Maupertuis, de l'Académie des Sciences, eſt un homme de mérite; mais admirateur outré des Anglois. Il a imprimé que les aſtres étoient ſemblables à des meules de moulin.*

De ce Calotin.

Ne crains pas qu'on le drape ;
Pour voir le Cavalier,
Sa mine eſt une attrappe ;
Le brave, à Montpellier,
De ce qui fait le Papé
Autrefois a voulu
Etre rafibu. (*m*)

Adieu, chere Emilie ;
Parce que je m'en vas,
N'abrege point ta vie
Avec la mort aux rats : (*n*)
Conſolle-toi, ma mie,
Aux petites Maiſons
Nous nous reverrons.

AUTRE PIECE.

ON dit que l'Abbé Terraſſon,
De Law & de la Mothe apôtre,
Va du Bordel à l'Hélicon,

(*m*) *Maupertuis, ayant une inſpoſition galante, alla à montpelier, où il voulut engager les Chirugiens à le mutiler.*

(*n*) *Alluſion à ce que Madame du Chatelet a pris autrefois de l'opium dans un déſeſpoir amoureux.*

n'étant

N'étant fait pour l'un ni pour l'autre.
Pour avoir un leger prurit,
Il se fait chatouiller la fesse;
Manon fouette, il la caresse,
Mais il bande comme il écrit.
Un jour dans la cérémonie
On l'étrilloit, il frétilloit,
Notre Putain se travailloit
Dessus la fesse racornie :
Entre Monsieur l'Abbé Dubos,
Qui voyant fesser son confrere,
Dit tout haut approuvant l'affaire,
Frappez fort, il a fait *Sethos*.

LE DÉBAUCHÉ CONVERTI,
Par Mr. Robbé de Beauveset.

PUissant Médiateur entre nous & la femme,
Qui du plaisir secret nous ourdissez la trame,
Des feux de Prométhée ardent dispensateur,
Et de la gent humaine éternel Créateur;
Portassiez-vous encore un plus superbe titre,
Du bonheur de mes jours vous n'êtes plus l'arbitre.
Ce plaisir violent, dont je fus enchanté,
D'un tourment de six mois est trop cher acheté.
Qu'un autre que moi coure après ce vain fantôme,

J'en connois le néant, grace à M. S. Côme;
Et ſes ſacrés réchauts ſont l'utile creuſet
Où l'or faux du plaiſir m'a paru tel qu'il eſt.
J'ai ruminé ces maux que ſur ſon lit endure
Un pauvre putaſier tout frotté de mercure;
Des conduits ſalivains quand les pores ouverts
Du virus repouſſé filtrent les globes verts;
Quand ſa langue, nageant dans les flots de ſalive,
Semble un canal impur qui coule une leſſive:
Ah! que ſur ſon grabat ſe voyant enchaîné,
Un Ribaud voudroit bien n'avoir pas dégainé;
Qu'il déteſte l'inſtant où ſa pompe aſpirante
Tira le ſuc mortel de ſa cruelle Amante!
L'œil cave, le front ceint du fatal chapelet,
Le teint pâle & plombé, le viſage défait,
Les membres décharnés, une joue allongée,
Sa planete atteignant ſon plus bas périgée;
Alors avec David il prononce ces mots:
La vérole, mon Dieu, ma criblé juſqu'aux os.
Car, par *malum*, David entend l'humeur impure
Qu'il prit d'Abigaïl, comme je conjecture,
D'autant que cette femme, épouſe de Nabal,
De ſon mari pouvoit avoir gagné ce mal.
Ce Nabal, en effet, eſt peint au ſaint Volume
Telqu'un compagnon propre au poil comme à la plume,

Et qui, quand il trouvoit fille de bonne humeur,
De ſes bubons enflés mépriſant la tumeur,
Lui faiſoit ſur le dos faire la caracole,
Eut-il été certain de gagner la vérole.
Auſſi je ſuis ſurpris que David, ce grand clerc,
Au fait d'Abigaïl ait pu voir ſi peu clair:
Certes beſoin n'étoit d'être ſi grand Prophete,
Ni d'avoir ſur ſon nez la divine lunette,
Pour voir que de Nabal tout le ſang corrompu
Ayant poivré le flanc qui s'en étoit repu,
C'étoit néceſſité que ſon hardi Priape
Eut la dent agacée en mordant à la grappe.
Mais, quoi vit-on jamais raiſonner un paillard?
Il prit, les yeux fermés, ce petit mal gaillard,
Dont quelque tems après ſa flamberge en furie
Enticha le vagin de la femme d'Urie.
De mes ébats j'ai tiré l'uſufruit:
Mais, grace au vif argent, mon virus eſt détruit;
Mon ſang purifié coule libre en mes veines,
Et deux globes malins ne gonflent plus mes aînes;
Du trône du plaiſir les parois reſſerrés,
Ne laiſſent plus couler mille ſucs égarés;
Et ce Moine vêlu, que le prépuce enfroque,
De trois rubis rongeurs voit dérougir ſa toque.
Triſte & funeſte coup! pouvois-je le prévoir,

Qu'une fille si jeune eut pu me décevoir?
Deux lustres & demi, qu'un an à peine augmente,
Voyoient bondir les monts de sa gorge naissante;
Un cuir blanc & poli, mais élastique & dur,
Tapissoit le contour de son jeune fémur;
A peine un noir duvet de sa mousse légere
Couvroit l'antre sacré que tout mortel révere;
Les couleurs de l'aurore éclatoient sur son tein,
Elle auroit fait hennir le mieux Moufti Latin;
Un front, dont la douceur à la fierté s'allie,
La firent à mes yeux plus vierge qu'Eulalie:
Aussi combien d'assauts fallut-il soutenir,
Avant que d'en pouvoir à mon honneur venir?
A mon honneur! je faux, disons mieux, à ma honte:
Après deux mois d'égards, de soupirs, je la monte.
Dieux! quelle volupté, quand sur elle étendu
Je pressurois le jus de ce fruit défendu!
Sa gaine assez profonde, en revanche peu large,
Entr'elle & mon acier ne laissoit point de marge;
Le piston à la main, trois fois mon Jeanchouard
Dans ses canaux ouverts séringua son nectar,

Et trois fois la pucelle avec reconnoiſſance
Voitura dans mon ſang ſa vérolique eſſence.
Mais, quoi! ma paſſion s'enflamme à ce réci
De mes tendons moteurs le tiſſu s'étrecit;
Mes eſprits dans mes nerfs précipitent leur
courſe,
Et de la volupté courent ouvrir la ſource.
Quoi donc! irois-je en proye à de vils inteſtins,
De mes os ébranlés empirer les deſtins?
Irois-je ſur ces mers fameuſes en naufrages,
Nautonnier imprudent, affronter les orages?
Moi qui, comme Jonas, qu'un ſerpent en-
gloutit.
Ai ſervi de pâture à l'avide Petit.
Non, de la chaſteté j'atteins enfin la cime;
Là je rirai de voir cette pâle victime
Que la fourbe Vénus place ſur ſes autels,
Traîner les os rongés de ſes poiſons mortels.
Que le Ciel, ſi jamais je vogue ſur ce gouffre;
Faſſe pleuvoir ſur moi le bitume & le ſoufre;
Que l'infamant raſoir qui rondit Abailard,
Me faſſe de l'Ennuque arborer l'étendard,
Si jamais en yvré, fut-ce d'une pucelle,
Mon frocard étourdi ſaute dans ſa nacelle!
Tout viſage de femme à bon droit m'eſt ſuſ-
pect;
Quiconque a ſalivé, doit fuir à ſon aſpect.
Oui, m'offrit-on le choix des onze mille
Vierges.

Jamais leurs feux sacrés n'allumeroient mes cierges.
Le jaloux Ottoman m'ouvrît-il son Serrail,
Quand j'y verrois à nud l'albâtre & le corail
Brillet sur ces beaux corps qu'embellit la nature,
Mon Priape seroit un Priape en peinture.
Je dis : quand le Ciel exprès de mon côté
Tireroit la plus rare & plus saine beauté,
Dieu sait si la chaleur de cette nouvelle Eve
Dans mon muscle allongé feroit monter sa seve;
Beau sexe, c'en est fait, vos ébats séducteurs
Ne me porteront plus vos esprits destructeurs,
Je fuirai désormais votre espece gentille,
Ainsi qu'au bord du Nil on fuit le crocodile.
Il est temps de penser à faire mon salut;
L'ame se porte mal quand le corps est en rut.
Lorsque l'affreuse mort, au sec & froid squélette,
M'aura devant le Juge assis sur la sellette,
Cent mille coups de cul ne me sauveront pas
Du foudroyant arrêt de l'éternel trépas.
C'est vous qui le premier avez fait tomber l'homme
Par l'attrait séducteur de la fatale pomme;
Mais vos culs dans l'abyme en ont plus descendus
Que ne feroient jamais tous les fruits défendus.

C'eſt avec vos filets que Satant nous attrappe,
C'eſt vous qui nous pouſſez ſur l'infernale trappe;
Vous ſéduiriez, morbleu, je crois tous les Elus.
Adieu, beau ſexe, adieu, vous ne me tenez plus.

MARSIAS,

Allégorie contre Ramau, par Roi. Août 1737.

LUlly jouiſſoit de toute ſa réputation, lorſqu'un certain Carizelli vient d'Italie, pour inſulter au bon goût, & pour démentir les applaudiſſemens de toute la France. Sa muſique étoit auſſi barbare que celle de Lully étoit naturelle. Cet extravagant débuta un ſyſtême baroque, & tel que ſes chants: auſſi fut-il traité ſelon ſon mérite. Il fut condamné de tous les honnêtes gens; mais ce n'étoit point aſſez: le Public trouvoit bon que les Auteurs juſtifiaſſent eux-mêmes ſes déciſions. Carizelly fut donc joué ſous ſon

propre nom, & immolé à la risée sur le théatre de l'Opéra dans un Divertissement qui subsiste encore. Quinault, plus modéré, & habille à manier la fable, se contente de l'Allégorie suivante, qu'on a depuis recouvrée.

Le téméraire violon
Qui s'escrima contre Apollon,
Et qui paya son équipée,
De sa peau par lambeau coupée,
Fut un échappé des forêts,
Un composé d'homme & de brute,
Un de ces êtres imparfaits,
Que même, en y mêlant leurs traits,
L'une & l'autre espece rebute.
Une carcasse rembrunie,
Fut l'étui de son dur génie;
Il lui lion les rugissements,
Et des serpens les sifflements,
Ecoient l'école d'harmonie,
Qu'enfant il se plut d'écouter,
Et que vieux il sut imiter.
L'étude augmente son délire;
Son cerveau vient à s'échauffer,
Jusqu'au point de croire étouffer
Les sons de la divine lyre.

Phébus vengea l'honneur des chants ;
Il vengea la tendre Muſique,
Préſent des Dieux, qui dans nos ſens
Répand un baume ſympathique.
Heureux ! ſi le ſang du brutal
Eut éteint la ſource du mal.
Mégere, du monſtre nourrice,
Prévoyant de loin le ſupplice,
Avoit de tout temps arrêté
Qu'il laiſſeroit poſtérité.
Mégere de ſes ſœurs ſuivie,
En hyver ; par un jour affreux,
Par un brouillard ſale & nitreux,
Guida Marſias chez l'envie ;
Femelle, qui ronge l'ennui,
Qu'amaigrit l'embonpoint d'autrui,
Au regard louche, au teint livide,
Telle qu'on la voit dans Ovide.
On dit qu'à leur premier aſpect,
Effrayés tous deux réculerent ;
Puis leurs carcaſſes s'accouplent,
L'un & l'autre hurlant bec-à-bec :
Un vaſte monceau de couleuvres
Fut le lit dreſſé pour leurs œuvres.
Tandis qu'ils filtroient leur poiſon,
Courage s'écria Mégere,
Il naîtra de vous un garçon ;
Il vivra pour venger ſon pere,

Pour contrecarrer la raiſon,
Et faire aux Muſes double outrage:
Car, outre ſa rauque chanſon,
D'écrire il lui prendra la rage.
J'entends, je vois l'anthrophage,
Col d'aurruche, ſourcil froncé,
Air jaune, de poil hériſſé,
Nez creux, vrai maſque de Satyre,
Bouche pour mordre & non pour rire,
Tête pointue & court menton,
Jambe ſeche comme Erichthon.
Le frénétique s'aſſocie
Tous les ignares imprudents,
par qui le clinquant s'apprécie;
Jeunes rimailleurs, vieux pédants,
Turbulante Démocratie,
Du faux goût ſectateurs ardents;
C'eſt du bruit ſeul qu'il ſe ſoucie.
Toute muſique radoucie
A ce fou fait grincer les dents,
Plus que la lime ni la ſcie.
Si dans ſes concerts diſcordants,
Il reclame en vain l'Auſonie,
Qui le condamne ou le renie,
Il voit venir à ſon ſecours
Les compatriotes des ours.
Vive le Marſias moderne,
Et les Iroquois qu'il gouverne.

Tremblez, Quinault, tremblez Lully,
Il va vous plonger dans l'oubli;
Et si son mérite apocryphe
Tombe par un juste revers,
Nous l'occupons aux fers :
La lyre jurant sous sa griffe,
L'aigreur de ses barbares airs
Comblera les tourments divers
Et de Tantale & de Syfiphe.

DISCOURS

Prononcé à la Réception des Franc-Maçons. Par Mr. de Ramsay, Grand Orateur de l'Ordre.

LA noble ardeur que vous montrez, Messieurs, pour entrer dans le très-ancien & très-illustre Ordre des *Francs-Maçons*, est une preuve certaine que vous possédez déja toutes les qualités nécessaires pour en devenir les membres. Ces qualités sont philanthropie sage, la morale pure, le secret inviolable, & le goût des beaux Arts.

Lycurgue, Solon, Numa, & tous les autres Législateurs politi-

ques n'ont pu rendre leurs établissemens durables ; quelque sages qu'ayent été leurs loix, elles n'ont pu s'étendre dans tous les Pays & dans tous les siecles. Comme elles n'avoient en vue que les victoires & les conquêtes, la violence militaire, & l'élévation d'un Peuple au-dessus d'un autre, elles n'ont pu devenir universelles, ni convenir au goût, au génie, aux intérêts de toutes les Nations. La Philanthropie n'étoit pas leur base. L'amour de la Patrie mal-entendu & poussé à l'excès, détruisoit souvent dans ces Républiques guerrieres l'amour de l'humanité en général. Les hommes ne sont pas distingués essentiellement par la différence des langues qu'ils parlent, des habits qu'ils portent, des Pays qu'ils occupent, ni des dignités dont ils sont revêtus. Le monde entier n'est qu'une grande République, dont chaque Nation est une famille, & chaque Particulier un enfant. C'est pour faire revivre & répandre ces anciennes maximes, prises dans la nature de l'homme, que notre Société fut établie. Nous voulons réunir

tous les hommes d'un esprit éclairé & d'uue humeur agréable, non-seulement par l'amour des beaux Arts, mais encore plus par les grands principes de vertu où l'intérêt de la confraternité devient celui du genre humain entier, où toutes les Nations peuvent puiser des connoissances solides, & où tous les Sujets des différents Royaumes peuvent conspirer sans jalousie, vivre sans discorde, & se chérir mutuellement, sans renoncer à leur patrie. Nos ancêtres, les Croisés, rassemblés de toutes les parties de la Chrétienneté dans la Terre sainte, voulurent réunir ainsi dans une seule confraternité les Sujets de toutes les Nations. Quelle obligation n'a-t-on pas à ces hommes supérieurs, qui sans intérêts grossier, sans écouter l'envie naturelle de dominer, ont imaginé un établissement, dont le but unique est la reunion des esprits & des cœurs, pour les rendre meilleurs, & former dans la suite des temps *une Nation spirituelle*, où sans déroger aux divers devoirs que la différence des états exige, on créera un Peu-

ple nouveau, qui, en tenant de plusieurs nations, les cimentera toutes en quelque sorte par les liens de la vertu & de la science!

La saine morale est la seconde disposition requise dans notre Société. Les ordres Religieux furent établis pour rendre les hommes Chrétiens parfaites; les Ordres Militaires, pour inspirer l'amour de la belle gloire; l'Ordre des Fran-Maçons fut institué pour former des hommes & des hommes aimables, de bons Citoyens & de bons sujets, inviolables dans leurs promesses, fideles adorateurs du Dieu de l'amitié, plus amateurs de la vertu que des récompenses.

Polliciti servare fidem, sanctum que vereri
Numen amicitiæ, mores, non munus amare.

Ce n'est pas cependant que nous nous bornions aux vertus purement civiles. Nous avons parmi nous trois especes de confreres; des Horices ou des Apprentifs, des Compagnons ou des Profés, des Maîtres ou des Parfaits. Nous expliquons aux premiers les vertus morales & philanthrobes; aux se-

conds, les vertus héroïques ; aux derniers, les vertus surhumaines & divines : de sorte que notre institut renferme toute la Philosophie des sentimens, & toute la Théologie du cœur. C'est pourquoi un de nos vénérables Confreres dit dans une Ode, pleine d'un noble enthousiasme:

Frée-Maçons, illustre Grand-Maître,
Recevez mes premiers transports ;
Dans mon cœur l'Ordre les fait naître:
Heureux, si de nobles efforts
Me font mériter votre estime,
M'élevent à ce vrai sublime,
A la premiere vérité,
A l'essence pure & divine,
De l'ame céleste origne,
Source de vie & de clarté!

Comme une Philosophie sévere, sauvage, triste & misanthrope, dégoûte les hommes de la vertu, nos Ancêtres, les Croisés, voulurent la rendre aimable par l'attrait des plaisirs innocens, d'une musique agréable, d'une joie pure & d'une gayeté raisonnable. Nos sentimens ne sont pas ce que

le monde profane & l'ignorant vulgaire s'imaginent. Tous les vices du cœur & de l'esprit en sont bannis, & l'irréligion & le libertinage, l'incrédulité & la débauche. C'est dans cet esprit qu'un de nos Poëtes dit :

Nous suivons aujourd'hui des sentiers peu battus,
Nous cherchons à bâtir, & tous nos édifices
Sont, ou des cahots pour les vices,
Ou des temples pour les vertus.

Nos repas ressemblent à ces vertueux soupés d'Horace, où l'on s'entretenoit de tout ce qui pouvoit éclairer l'esprit, perfectionner le cœur, & inspirer le goût du vrai, du bon & du beau.

O! noctes, cœnasque Deum.....
Sermo oritur non de regnis, domibusve alienis;
.....sed quod magis ad nos
Pertinet, & nescire malum; & agitamus,
Utrumne divitiis homines, an sint virtute beati;
Quidve admicitias, usus, retumve trahat nos,
Et quæ sit natura boni summumque quid ejus.

Ici l'amour de tous les desirs se fortifie. Nous banniſſons de nos

Lo-

Loges toute dispute qui pourroit altérer la tranquillité de l'esprit, la douceur des mœurs, les sentimens d'amitié, & cette harmonie parfaite qui ne se trouve que dans le retranchement de tous les excès indécens & de toutes les passions discordantes.

Les obligations donc que l'Ordre vous impose, sont de protéger vos confreres par votre autorité, de les éclairer par vos lumieres, de les édifier par vos vertus, de les secourir dans leurs besoins, de sacrifier tout ressentiment personnel, & de rechercher tout ce qui peut contribuer à la paix, à la concorde & à l'union de la Société.

Nous avons des secrets : ce sont des signes figuratifs & des paroles sacrées, qui composent un langage tantôt muet & tantôt très-éloquent, pour se communiquer à la plus grande distance, & pour reconnoître nos confreres de quelque langue ou de quelque Pays qu'ils soient. C'étoient, selon les apparences, des mots de guerre que les Croisés se donnoient les

uns aux autres, pour se garantir des surprises des Sarrasins, qui se glissoient souvent déguisés parmi eux pour les trahir & les assassiner. Ces signes & ces paroles rappellent le souvenir, ou de quelque partie de notre science, ou de quelque vertu morale, ou de quelque mystère de la Foi.

Il est arrivé chez nous ce qui n'est guere arrivé dans aucune autre Société. Nos Loges ont été établies & se répandent aujourd'hui dans toutes les nations policées; & cependant, dans une si nombreuse multitude d'hommes, jamais aucun confrere n'a trahi nos secrets. Les esprits les plus légers, les plus indiscrets, & les moins instruits à se taire, apprennent cette grande science aussi-tôt qu'ils entrent dans notre Société; tant l'idée de l'union fraternelle a d'empire sur les esprits. Ce secret inviolable contribue puissamment à lier les Sujets de toutes les nations, & à rendre la communication des bienfaits facile & mutuelle entr'eux. Nous en avons plusieurs exemples dans les annales de notre

Ordre. Nos confreres qui voyageoient dans les différens Pays de l'Europe, s'étant trouvés dans le beſoin, ſe ſont fait connoître à nos Loges, & auſſi-tôt ils ont été comblés de tous les ſecours néceſſaires. Dans le temps même des guerres les plus ſanglantes, des illuſtres priſonniers ont trouvé des freres où ils ne croyoient trouver que des ennemis. Si quelqu'un manquoit aux promeſſes ſolemnelles qui nous lient, vous ſavez, Meſſieurs, que les plus grandes peines ſont les remords de ſa conſcience, la honte de la perfidie, & l'excluſion de notre Société, ſelon ces belles paroles d'Horace:

Eſt & fideli tuta ſilentio
Merces; vetabo qui cereris ſacrum
Vulgarit arcanæ, ſub iiſdem
Sit trabibus, fragilemque mecum
Solvat Phaſelum.

Oui, Meſſieurs, les fameuſes fêtes de Cérès à Eleuſis, dont parle Horace, auſſi bien que celles d'Iſis en Egypte, de Minerve à Athenes, d'Uranie chez les Phéniciens, & de Diane en Scythie, avoient quelque

rapport à nos solemnités. On y célébroit des misteres où se trouvoient plusieurs vestiges de l'ancienne Religion de Noë & des Patriarches; (a) ensuite on finissoit par les repas & les libations, mais sans les excès, les débauches & l'intempérance où les Payens tomberent peu à peu. La source de toutes ces infamie fut l'admission des personnes de l'un & de l'autre sexe aux assemblées nocturnes, contre la primitive institution. C'est pour prévenir de semblables abus, que les femmes sont exclues de notre Ordre. Ce n'est pas que nous soyons assez injustes pour regarder le sexe comme incapable de secret; mais c'est parce que sa présence pourroit altérer insensiblement la pureté de nos maximes & de nos mœurs.

Si le sexe est banni, qu'il n'en ait point d'allarmes,
Ce n'est point un outrage à sa fidélité;
Mais on craint que l'amour, entrant avec ses charmes,

(a) *Voyez les mœurs des Sauvages du Pere Lafiteau, tom.* 1. *p.* 221.

Ne produiſe l'oubli de la fraternité.
Noms de freres, d'amis, ſeroient de foibles armes
Pour garantir les cœurs de la rivalité.

La quatrieme qualité requiſe pour entrer dans notre Ordre, eſt le goût des ſciences utiles & des arts libéraux de toutes les eſpeces : ainſi l'Ordre exige de chacun de vous, de contribuer par ſa protection, par ſa libéralité, ou par ſon travail, à un vaſte ouvrage, auquel nulle Académie & nulle Univerſité ne peuvent ſuffire ; parce que toutes les Sociétés particulieres étant compoſées d'un très-petit nombre d'hommes, leur travail ne peut pas embraſſer un objet auſſi immenſe.

Tous les Grands-Maîtres en Allemagne, en Angleterre, en Italie & par toute l'Europe, exhortent tous les Savans & tous les Artiſtes de la Confraternité de s'unir, pour fournir les matériaux d'un Dictionnaire univerſel de tous les arts libéraux & de toutes les ſciences utiles, la Théologie & la Politique ſeuls exceptées. On a déja commencé

l'ouvrage à Londres ; mais par la réunion de nos Confreres, on pourra le porter à sa perfection en peu d'années. On y expliquera non-seulement le mot *technique*, & son étymologie ; mais on donnera encore l'Histoire de la science & de l'art, ses grands principes, & la maniere d'y travailler. De cette façon on réunira les lumieres de toutes les Nations dans un seul ouvrage, qui sera comme un magasin général & une bibliotheque universelle de ce qu'il y a de beau, de grand, de lumineux, de solide & d'utile dans toutes les sciences naturelles & dans tous les arts nobles. Cet ouvrage augmentera dans chaque siecle, selon l'augmentation des lumieres. C'est ainsi qu'on répandra une noble émulation avec le goût des belles Lettres & des beaux Arts dans toute l'Europe.

Le nom de Frée-Maçons ne doit donc pas être pris dans un sens littéral, grossier & matériel, comme si nos Instituteurs avoient été de simples ouvriers en pierre & en marbre, ou des génies purement

curieux, qui vouloient perfectionner les Arts. Ils étoient non-seulement d'habiles Architectes, qui vouloient consacrer leurs talens & leurs biens à la construction des temples extérieurs, mais aussi des Princes religieux & guerriers, qui vouloient éclairer, édifier & protéger les temples vivans du Très-Haut. C'est ce que je vais démontrer, en vous développant l'origine & l'histoire de l'Ordre.

Chaque famille, chaque République & chaque Empire, dont l'origine est perdue dans une antiquité obscure, a sa fable & a sa vérité, sa légende & son histoire, sa fiction & sa réalité. Quelques-uns font remonter notre institution jusqu'au temps de Salomon, de Moïse, des Patriarches, de Noé même. Quelques autres prétendent que notre Fondateur fut Enoch, le petit fils du Protoplaste, qui bâtit la premiere ville, & l'appella de son nom. Je passe rapidement sur cette origine fabuleuse, pour venir à notre véritable histoire. Voici donc ce que j'ai pu recueillir dans les très-anciennes Annales de l'hist-

toire de la Grande-Bretagne, dans les Actes du Parlement d'Angleterre qui parlent souvent de nos Privileges, & dans la tradition vivante de la Nation Britannique qui a été le centre & le siege de notre Confraternité depuis l'onzieme siecle.

Du temps des guerres saintes dans la Palestine, plusieurs Princes, Seigneurs & Citoyens entrerent en Société, firent vœu de retablir les temples des Chrétiens dans la Terre sainte, & s'engagerent par serment à imployer leurs talens & leurs biens pour ramener l'architecture à primitive institution. Ils convinrent de plusieurs signes anciens, de mots symboliques tirés du fond de la Religion, pour se distinguer des Infideles, & se reconnoître d'avec les Sarrasins. On ne communiquoit ces signes & ces paroles qu'à ceux qui promettoient solemnellement, & souvent même aux pieds des Autels, de ne les jamais révéler. Cette promesse sacrée n'étoit donc plus un serment exécrable, comme on le débite, mais un lien res-

pec-

pectable pour unir les hommes de toutes les Nations dans une même confraternité. Quelque temps après notre Ordre s'unit avec les Chevaliers de S. Jean de Jéruſalem : dès lors, & depuis, nos Loges portent le nom de Loges de S. Jean dans tous les pays. Cette union ſe fit en imitation des Iſraélites, lorſqu'ils rebâtirent le ſecond temple ; pendant qu'ils manioient d'une main la truelle & le mortier, ils portoient de l'autre l'épée & le bouclier. [*Eſdras, chap. 4. v. 16.*] Notre Ordre, par conſéquent, ne doit pas être regardé comme un renouvellement de bacchanales, & une ſource de folle diſſipation, de libertinage effréné & d'intempérance ſcandaleuſe ; mais comme un Ordre moral, inſtitué par nos Ancêtres dans la Terre-Sainte ; pour rappeller le ſouvenir des vérités les plus ſublimes, au milieu des innocens plaiſirs de la Societé.

Les Rois, les Princes & les Seigneurs, en revenant de la Paleſtine dans leurs Pays, y établirent des Loges différentes. Du temps des dernieres Croiſades on

voit déja plusieurs Loges érigées en Allemagne, en Italie, en Espagne, en France, & de là en Ecosse, à cause de l'intime alliance qu'il y eut alors entre ces deux Nations.

Jacques Lord Steward d'Ecosse, fut Grand Maître d'une Loge, établie à Kilwinnen dans l'Ouest d'Ecosse, en l'an 1286, peu de temps après la mort d'Alexandre III, Roi d'Ecosse, & un an avant que Jean Baliol montât sur le trône. Ce Seigneur Ecossois reçut Franc-Maçons dans sa Loge les Comtes de Gloceſter & d'Ulster, Seigneurs Anglois & Irlandois.

Peu à peu nos Loges, nos fêtes & nos solemnités furent négligées dans la plupart des Pays où elles avoient été établies. Delà vient le silence des Historiens de presque tous les Royaumes sur notre Ordre, hors ceux de la Grande-Bretagne. Elles se conserverent néanmoins dans toute leur splendeur parmi les Ecossois, à qui nos Rois confierent, pendant plusieurs siecles, la garde de leurs sacrées Personnes,

Après les déplorables traverſes des Croiſades, le dépériſſement des armées Chrétiennes, & le triomphe de Bendocdar, Soudan d'Egypte, pendant la huitieme & derniere Croiſade, le fils d'Henri III, Roi d'Angleterre, le grand Prince Edord voyant qu'il n'y avoit plus de ſûreté pour ſes Confreres dans la Terre-Sainte, quand les troupes Chrétiennes s'en retireroient, les ramena tous ; & cette colonie de Freres s'établit ainſi en Angleterre. Comme ce Prince étoit doué de toutes les qualités du cœur & de l'eſprit qui forment les Héros, il aima les beaux arts, ſe déclara protecteur de notre Ordre, lui accorda pluſieurs privileges & franchiſes, & dès lors les membres de cette Confraternité prirent le nom de *Francs-Maçons*. Depuis ce temps la Grande-Bretagne devint le ſiege de notre ſcience, conſervatrice de nos loix, & la dépoſitaire de nos ſecrets. Les fatales diſcordes de Religion, qui embraſſerent & déchirerent l'Europe dans le ſeizieme ſiecle, firent dégénerer notre Ordre de la grandeur & de

la nobleſſe de ſon origine. On changea, on déguiſa, ou l'on retrancha pluſieurs de nos rits & uſages, qui étoient contraires aux préjugés du temps.

C'eſt ainſi que pluſieurs de nos Confreres oublierent, comme les anciens Juifs, l'eſprit de notre loi, & n'en conſerverent que la lettre & l'écorce. Notre Grand-Maître, dont les qualités reſpectables ſurpaſſent encore la naiſſance diſtinguée, veut qu'on rappelle tout à ſa premiere inſtitution, dans un Pays où la Religion & l'Etat ne peuvent que favoriſer nos loix.

Des Iſles Britanniques, l'antique ſcience commence à repaſſer dans la France ſous le regne du plus aimable des Rois dont l'humanité fait l'ame de toutes les vertus, ſous le miniſtere d'un Mentor qui a réaliſé tout ce qu'on avoit imaginé de fabuleux. Dans ce temps heureux, où l'amour de la paix eſt devenu la vertu des Héros, la Nation la plus ſpirituelle de l'Europe deviendra le centre de l'Ordre; elle répandra ſur nos ouvrages, nos ſtatuts & nos mœurs, les graces, la déli-

cateſſe & le bon goût; qualités eſſentielles dans un Ordre, dont le baſe eſt la *ſageſſe*, *la force & la beauté du génie.* C'eſt dans nos Loges à l'avenir, comme dans des écoles publiques, que les François verront, ſans voyager, les caracteres de toutes le Nations; & c'eſt dans ces mêmes Loges que les étrangers apprendront par expérience que la France eſt la vraie Patrie de tous les Peuples : *Patria gentis humanæ.*

STATUTS. I.

NUl ne ſera reçu dans l'Ordre, qu'il n'ait promis & juré un attachement inviolable pour la Religion, le Roi & les mœurs.

II.

Tout Brocanteur en incrédulité, qui aura parlé ou écrit contre les anciens dogmes de l'ancienne Foi des Croiſés, ſera exclus à jamais de l'Ordre, à moins qu'il ne faſſe abjuration de ſes blaſphêmes en pleine aſſemblée, & une réfutation de ſon ouvrage.

III.

Nul homme ſuſpect de vices infames & dénaturés ne ſera admis, qu'après avoir donné pendant trois ans des preuves éclatantes de ſa pénitence & de ſon amour pour le beau ſexe.

IV.

Tout homme qui place la ſouveraine félicité à boire, manger & dormir, la perfection de l'eſprit dans l'art de jouer, de jaſer, de badiner, de ſavoir l'hiſtoire des toilettes, de parler le ſtyle des ruelles, de ne lire que des contes bleus, eſt incapable d'entrer dans l'Ordre.

V.

Tout Petit-Maître idolâtre de ſa figure, de ſon toupet, & de ſes ajuſtemens, ſera obligé, en entrant dans l'Ordre, de s'habiller ſimplement, ſans galons, ſans broderie, & ſans parures femelle, pendant l'eſpace de trois ans.

VI.

Nul hypocrite en probité, en valeur, en dévotion, ni en morale ſévere, ne ſera reçu dans la ſacrée Confraternité.

VII.

Tout Savant qu'on recevra dans l'Ordre, ſera tenu de promettre qu'il préférera à l'avenir le plaiſir de ſavoir à l'envie de briller, qu'il tâchera d'avoir le beau dans la tête & le bon dans le cœur, & qu'il ne montrera jamais l'un que pour faire aimer l'autre.

VIII.

Nul bel eſprit qui aura médit, calomnié, ſatyriſé en vers ou en proſe, & dépenſé ſes talens en faux, en fariboles, en ſornettes immondes ou impies, ne ſera reçu qu'après avoir fait un ouvrage contre ſa propre impertinence.

L'ETONNEMENT.

QU'un Cavalier ſuivre par-tout les pas
D'une beauté qui l'a charmée,
Que pour elle il quitte l'armée;
Cela ne me ſurprend pas:
Mais qu'un Abbé, d'une mine fripponne,
A Philis preſque tout le jour
Effrontement faſſe ſa cour,
Et lui marque ſa vive amour;
C'eſt là ce qui m'étonne.

Qu'un Financier abondant en ducats,
Risquant quelquefois sa fortune,
Perde au Lansquenet sa pécune;
Cela ne me surprend pas:
Mais que Damon, qu'un Créancier talonne
D'un seul coup risque un revenu
Qui n'est pas encore venu,
Et qui bientôt sera perdu;
C'est là ce qui m'étonne.

Que Lycoris, la fleur de nos climats,
Pour un charmant Berger soupire,
Qu'en ses beaux yeux elle se mire;
Cela ne me surprend pas:
Mais que la jeune & piquante Pomone
Ecoute les vœux d'un Ragot,
Et se plaise avec un Magot
Qui jamais ne sut dire un mot;
C'est là ce qui m'étonne.

Que mon Iris, vive & plaine d'appas,
A peine au printemps de son âge
Soupire après le mariage;
Cela ne me surprend pas:
Mais qu'Alison, déja dans son automne,
Sans vigueur & sans agrément,
Pense encore aux doux Sacrement,
Sans qu'il se présente un Amant;
C'est là ce qui m'étonne.

Qu'un froid vieillard, pour prendre ſes ébats,
Avec ſes amis ſous la treille
Vuide quelquefois la bouteille ;
Cela ne me ſurprend pas :
Mais qu'un Barbon, d'une jeune Pouponne
Veuille encore éprouver les feux,
Après trois veuvages affreux
Qui lui blanchiſſent les cheveux ;
C'eſt là ce qui m'étonne.

Qu'Amarillis, en amoureux combats,
Par l'éclat brillant de ſes charmes
Faſſe au plus fier rendre les armes ;
Cela ne me ſurprend pas :
Mais que Liſon, marchant à la dragonne,
Penſe captiver les Amants
Avecque ſes cheveux ardents,
Et la jauniſſe de ſes dents ;
C'eſt là ce qui m'étonne.

LE POËTE VENGÉ. *

AVORTON des neuf Sœurs, Grenouille du Parnaſſe,
Qui que tu ſois, réponds ; quelle imprudente audace

* *Cette Piece & celle qui la ſuit, ont été faites à l'occaſion de quelques miſérables couplets lâchés contre Mr. C. * * **

T'a contraint d'attaquer un redouté Géant,
Qui peut, d'un seul regard, te réduire au néant ?
Mais ne crains point jamais dans sa noble colere
Ce héros n'attaque qu'un illustre adversaire ;
Il mépriſe les coups d'une trop foible main,
Et t'honora toujours du plus parfait dédain.
Semblable à ce grand Roi qui força le Granique,
Malgré les boulevarts de l'Empire perſique,
Il ne veut, comme lui, dans les combats d'honneur
Que des Rois dont il puiſſe éprouver la valeur.
Il craindroit de tenir ſon éclatante gloire,
S'il t'oſoit diſputer une foible victoire.
Il s'en eſt appliqué j'en atteſte les Cieux :
Je ne veux m'a-t-il dit, qu'un ennemi fameux
Je mépriſe un faquin que tout le monde ignore ;
Il croupit dans l'oubli, qu'il y croupiſſe encore.
Il dit, & je ne pus, en entendant ces mots,
Qu'admirer la grandeur & l'ame d'un héros,
Quelle noble fierté ! me diſois-je à moi-même,
Que ce mépris eſt grand ! que ma joie eſt extrême !
S'il paroît quelqu'eſprit & ſavant & jaloux,

Le siecle de Césat revivra parmi nous.
Mais quoi ! je vois déja mon Baudet qui s'admire,
Charmé des aigres sons de sa fade satyre ;
Il croit que ce mépris à propos concerté,
Marque ou trop de foiblesse ou trop de lâcheté.
Eh bien, prenons en main du Héros la vengeance,
Et du plat rimailleur dévoilons l'ignorance.
Dis-moi ; prétendois-tu, dans tes folles fureurs,
Eterniser ton nom par de sals horreurs ?
Croys-tu qu'appollon, secondant ton audace,
Te placeroit au rang ou de Perse ou d'Horace ?
Insencé ! tu voulus croire ta passion
L'infamie est le prix de ton ambition.
Tu ne peux l'éviter, & je vois *Melpomene*
Lui grave sur ton front le nom d'*Ergumene*.
Quel Démon furieux fait jouer les ressorts
De ton esprit rampant & de ton foible corps ?
Sans respect, sans pudeur, tu répands dans la Ville
Le noirâtre poison que ta plume distille ;
La probité, l'honneur, l'esprit & le savoir,
De tout satyriser tu te fais un devoir :
Il n'est pas aucun jour, où du fruit de tes veilles

Tu n'oses empester nos yeux & nos oreilles.
Encor, si tu savois manier un écrit,
Si l'on trouvoit en toi ce qu'on appelle esprit,
Peut-être l'on pourroit, charmé de ton génie,
Te passer un bon mot ou plaindre ta manie.
Mais non : tous tes écrits sales & dégoûtans
Semblent être formés en dépit du bon sens;
La rime & la raison, dans les vers si vantés,
De l'un à l'autre bout sont chez toi maltraités;
En un mot, tes Ecrits sont des monstres hideux :
La nature en frémit, j'en detourne les yeux.
Mais ne crois pas pourtant éviter ma colere.
Je prétends t'écraser, ou bien te faire taire.
Ecoute donc ces mots par où je vais finir,
Peut-être ils te rendront plus sage à l'avenir;
Du moins tu ne pourras méconnoître en ma Fable,
Dans l'Ane maltraité, ton portrait véritable.

L'ANE ET LE ROSSIGNOL,

Fable nouvelle.

UN tendre Rossignol, favori d'Appollon,
Dans les bois du sacré Vallon,
Chantoit un jour l'objet dont la vive jeunesse
Avoit su captiver son cœur & sa tendresse.

Tout étoit attentif aux accents de sa voix;
Un silence profond regnoit au fond des bois;
Les vents retenoient leur haleine,
Les ruisseaux ne couloient qu'à peine,
Les oiseaux d'alentour, charmés de ses doux sons,
Prenoient en l'écoutant, de savantes leçons.
Phébus alors couché sous un épais feuillage,
De son cher Rossinol entendit le ramage.
C'est lui-même, dit-il, avançons, hâtons-nous,
Ne perdons rien d'un chant si doux.
Il dit, & suivi de sa troupe,
Il vint s'asseoir sur la prochaine croupe.
Là, près de lui l'on vit ces Poëtes fameux,
Qui seront révérés chez nos derniers neveux:
Là, tendrement couchés sur la molle verdure,
On vit le doux Racan & le badin Voiture,
Le naïf La Fontaine & le gêné Godeau,
Le sublime Corneille & le mordant Rousseau:
Là parurent aussi Malherbe le Lyrique,
Ronsard, qui tient encore son chalumeau rustique;
Benserade, qui sait peindre amoureusement
Et les yeux d'une belle & les feux d'un amant;
Regnier, qui nous charma par sa vive satyre,
Scarron, qui n'écrivit que pour nous faire rire,
Là brilloient la Chapelle, & La Fare, & Chaulieu,

Racine & Despréaux l'ornement de ce lieu :
Vous y futes aussi, Marot, & vous Moliere,
Avec l'aimable Deshouliere :
Tout s'y trouva ; Menard, Desmareſt & Villons,
Et mille autres encor, dont je passe les noms.
Le Dieu des Vers à peine eut fait faire silence,
Que l'Oiseau favori ressentant sa présence,
Se remit à chanter avec plus de douceur
Le vif & tendre amour qui consumoit son cœur.
Sa voix devint plus animée,
Toute la troupe en fut charmée ;
Le gosier de l'oiseau ne parut point lassé,
Et Phébus avoua qu'il s'étoit surpassé.
Mais tandis que sa douce & divine harmonie
Enchantoit la troupe ravie,
Un Baudet, près de là qui broutoit des chardons,
Crut pouvoir imiter de si tendres fredons :
Il vous dresse à l'instant ses deux longues oreilles,
Et croyant faire des merveilles,
De son large gosier il pousse avec vigueur
Un aigre son, suivi d'un ton qui fit horreur.
Il redouble ; & Phébus, indigné de colere,
L'impertinent ! dit-il, allez le faire taire ;
Prenez, mes fils, prenez de gros & forts tricots,

Qu'à ce sot animal on brise tous les os.
Alors vous eussiez vu cette troupe savante
S'armer de gros bâtons, & d'une main pésante
Etriller de bonne façon
Le Baudet, qui poussoit un lamentable son.
Chacun, à qui mieux mieux, fit pleuvoir sur sa tête
Une grêle de coups semblable à la tempête.
On dit qu'entr'autres Desmareſt,
D'un coup fort à propos, lui rompit un jarret.
Ainsi moulu de coups, l'Animal d'Arcadie
Fut chassé du Parnasse avec ignominie.
Alors réfléchissant sur son malheureux sort,
Il blâma son audace, & reconnut son tort.
Je mérite, dit-il, tous les maux que j'endure,
Mon orgueil est puni; mais par ma foi j'en jure,
Jamais mes aigres sons, poussés à contretemps,
Du tendre Rossignol ne troubleront les chants.

ÉPILOGUE.

LE sens de cette Fable est facile à comprendre:
On veut par là nous faire entendre,
Que jamais il ne faut se mêler ici-bas
D'un métier que l'on n'entend pas;
Sans cela, des experts on devient la risée.
Témoin ce Rimailleur, dont la Muse forcée

N'enfante, & ne seme en ces lieux,
Qu'une façon de vers dégoûtants, ennuyeux,
Où l'on ne reconnoît qu'une extrême impudence,
Et des regles de l'art une crasse ignorance.
Ils sont bien faits, dit-on, ils sont beaux, ils sont grands.
Ils sont beaux, qui le dit? De parfaits ignorants,
Qui n'eurent en naissant qu'un corps pour tout partage;
Muse, tu les connois, n'en dis pas davantage.
Ah! que de tels Grimauds mépriſent mes écrits,
Je consens d'écrire à ce prix.

ÉPITRE A URANIE,

Par Mr. de Voltaire.

TU veux donc, charmante Uranie,
Qu'érigé, par ton ordre, en Lucrece nouveau,
Devant toi d'une main hardie
A la Religion j'arrache le bandeau;
Que j'expose à tes yeux le dangereux tableau
Des mensonges sacrés dont la terre est remplie;
Et qu'enfin ma Philosophie
T'apprenne à mépriser les horreurs du tombeau, Et

Et les terreurs de l'autre vie.
Ne crois pas qu'enyvré de l'erreur de mes ſens,
De ma Religion blaſphémateur profane,
Je veuille avec dépit, dans mes égarements,
Détruire en libertin la loi qui les condamne.
Examinateur ſcrupuleux
Du plus redoutable myſtere,
Je prétends pénétrer d'un pas reſpectueux
Au plus profond du ſanctuaire.
D'un Dieu mort ſur la Croix, que l'Europe révere.
Semble cacher ce Temple à mon œil téméraire;
Mais la raiſon qui m'y conduit,
Fait marcher devant moi ſon flambeau qui m'éclaire.
Les Prêtres de ce Temple, avec un front ſévere,
M'offrent d'abord un Dieu que je devrois haïr;
Un Dieu qui nous forma pour être miſérables,
Qui nous donna des cœurs coupables
Pour avoir droit de nous punir,
Nous fit à lui-même ſemblables
Afin de nous mieux avilir,
Et nous faire à jamais ſentir
Les maux les plus inſupportables.
Il forme à peine un homme à ſon image,
Qu'on l'en voit ſoudain repentir;
Comme ſi l'Ouvrier n'avoit pas dû ſentir
Les défauts de ſon propre ouvrage,

Et ſagement les prévenir.
Bientôt ſa fureur meurtriere
Du monde épouvanté ſappe les fondements,
Dans un déluge d'eau détruit en même-temps
Les ſacrileges habitans
Qui rempliſſoient la terre entiere
De leurs honteux déréglemens.
Sans doute on le verra, par d'heureux changemens,
Sous un ciel épuré redonner la lumiere
A de nouveaux humains, à des cœurs innocents,
De ſa haute ſageſſe aimables monuments.
Non, il tire de la pouſſiere
Un nouveau Peuple de Titans;
Une race livrée à ſes emportements,
Plus coupable que la premiere.
Que fera-t-il? Quels foudres éclatants
Va ſur ces malheureux lancer ſa main ſévere!
Va-t-il dans le cahos plonger les Eléments?
O prodige! ô tendreſſe, ô myſtere!
Il venoit de noyer les peres,
Il va mourir pour les enfants.
Il eſt un Peuple obſcur, imbécille, volage,
Amateur inſenſé des ſuperſtitions,
Vaincu par ſes voiſins, rampant, dans l'eſclavage,
Et l'éternel mépris des autres Nations.

Le Fils de Dieu, Dieu même, oubliant sa puissance,
Se fait concitoyen de ce Peuple odieux;
Dans les flancs d'une Juive il vient prendre naissance.
Il rampe sous sa mere, il souffre sous ses yeux
Les infirmités de l'enfance.
Long-temps vil ouvrier, le rabot à la main,
Ses beaux jours sont perdus dans un lâche exercice;
Il prêche enfin trois ans le Peuple Iduméen,
Et périt du dernier supplice.
Son sang du moins, le sang d'un Dieu mourant pour nous,
N'étoit-il pas d'un prix assez noble, assez rare,
Pour suffire à parer les coups
Que l'enfer jaloux nous prépare?
Quoi! Dieu voulut mourir pour le salut de tous,
Et son trépas m'est inutile!
Quoi! l'on me vantera sa clémence stérile,
Quand, remontant au Ciel, il reprend son courroux,
Quand sa main nous replonge aux éternels abymes,
Et quand par sa fureur effaçant ses bienfaits,
Ayant versé son sang pour expier nos crimes,
Il nous punit de ceux que nous n'avons pas faits!

Ce Dieu poursuit encore, aveugle en sa colere,
Sur ses derniers enfants l'erreur du premier Pere ;
Il en demande compte à cent Peuples divers
Assis dans la nuit du mensonge,
Et dans l'obscurité où lui-même les plonge,
Lui qui viens, nous dit-on, éclairer l'Univers.
Amérique, vastes contrées,
Peuples que Dieu fit naître aux portes du soleil ;
Vous, Nations hyperborées,
Que l'erreur entretient dans un profond sommeil ;
Vous serez donc un jour à sa fureur livrées,
Pour n'avoir pas su qu'autrefois,
Sous un autre Hémisphere, aux plaines Idumées,
Le Fils d'un Charpentier expira sur la Croix ?
Je ne reconnois point à cette indigne image
Le Dieu que je dois adorer ;
Je croirois le déshonorer
Par un si criminel hommage.
Entends, Dieu que j'implore, entends du haut des Cieux
Une voix plaintive & sincere :
Mon incrédulité ne doit pas te déplaire,
Mon cœur est ouvert à tes yeux ;
On te fait un tyran, en toi je cherche un Pere ;

Je ne ſuis pas Chrétien, mais c'eſt pour t'aimer mieux.
Ciel! ô Ciel! quel objet vient de frapper ma vue!
Je reconnois le Chriſt puiſſant & glorieux.
Auprès de lui dans une nue
Sa croix ſe préſente à mes yeux.
Sous ſes pieds triomphants la mort eſt abattue;
Des portes de l'enfer il ſort victorieux:
Son regne eſt annoncé par la voix des oracles;
Son trône eſt cimenté par le ſang des Martyrs,
Tous les pas de ſes Saints ſont autant de miracles;
Il leur promet des biens plus grands que leurs deſirs;
Ses exemples ſont ſaints, ſa morale eſt divine;
Il conſole en ſecret les cœurs qu'il illumine:
Dans les plus grands malheurs il leur offre un appui;
Et ſi ſur l'impoſture il fonde ſa doctrine,
C'eſt un bonheur encor d'être trompé par lui.
Entre ces deux portraits, incertaine Uranie,
C'eſt à toi de chercher l'obſcure vérité,
A toi que la nature embellit d'un génie
Qui ſeul égale ta beauté.
Songe que du Très-Haut la ſageſſe éternelle
A gravé de ſa main dans le fond de ton cœur.

La Religion naturelle ;
Crois que ta beauté, ta douceur,
Ne sont point les objet de sa haine immortelle ;
Crois que devant son Trône, en tout temps, en tous lieux,
Le cœur d'un juste est précieux ;
Crois qu'un Bonze modeste, un Dervis charitable,
Trouvent plutôt grace à ses yeux
Qu'un Janiéniste impitoyable,
Ou qu'un Pontife ambitieux.
Et qu'importe, en effet, sous quel titre on l'implore ?
Tout hommage est reçu, mais aucun ne l'honore ;
Un Dieu n'a pas besoin de nos soins assidus ;
Si l'on peut l'offenser, c'est par des injustices.
Il nous juge sur nos vertus,
Et non pas sur nos sacrifices.

ODE

A M. DE VOLTAIRE.

PLein d'une sainte vengeance,
Je t'invoque, Dieu des Dieux,
Pour confondre l'arrogance

D'un impie ingénieux.
Ah ! toujours, fougueux Voltaire,
Par un effor téméraire.
Attaqueras-tu le Ciel ?
Ingrat ! le Dieu que tu bleſſes,
Ta comblé de ſes largeſſes
Plus qu'aucun autre mortel.

Déja je me fais entendre :
Tes rémords parlant pour moi :
Réponds, tâche de m'apprendre
Pourquoi tu détruis ma foi
Dans la divine parole
Que trouves-tu de frivole ?
Quel bandeau peut t'aveugler ?
Sois mon Oedipe toi-même ;
Eſt-ce ton cœur qui blaſphême ?
Ton eſprit veut-il briller ?

Du ſentiment populaire
Adverſaire trop outré,
Avec le nombreux vulgaire
Tu rougis de penſer vrai.
Que je vois d'eſprits ſublimes
Suivre, en enfants, les maximes
Que me dicte Jeſus-Chriſt !
Maximes vraiment divines,
Les Corneilles, les Racines
Vous ont ſoumis leur eſprit.

Qu'à ton exemple, plus ſage,
Un Peuple d'Adorateurs
Ceſſe enfin de rendre hommage
A tes talens enchanteurs.
Que t'importe des Théatres
Les louanges idolâtres?
Tu n'en es point honoré : *
C'eſt combattre ton ſyſtême;
Tu connois un Dieu ſuprême,
L'as-tu jamais adoré

On te croiroit, à t'entendre,
Le fléau du préjugé :
C'en eſt un de le prétendre;
Tu n'en es point dégagé.
Se fuir, ſe vouloir ſéduire,
Juges, ſans oſer s'enſtruire,
Te voilà; tu le ſens bien:
Peut-être encor plus étrange,
Qu'aujourd'hui le culte change,
Demain tu ſeras Chrétien.

Voltaire, rends-toi juſtice,
Je te peins par ce ſeul trait:

* *Voltaire, dans ſon Epitre à Uranie, dit que Dieu n'eſt point honoré par nos hommages.*

Tu

Tu reconnois ton caprice
A ce fidele portrait.
Orgueilleux de ton génie,
Tu n'aveugles Uranie
Que pour te diſtinguer mieux.
Nouvel Ange de lumiere,
Tu retraces ſur la terre
L'orgueil qu'il eut dans les Cieux.

Tu prétends, nouveau Lucrece,
Et tu le prétends en vain,
Du culte que je profeſſe
Rompre le bandeau divin.
Ah! conſulte mieux ta gloire;
Tu diffames ta mémoire
Par tes ſyſtêmes Anglois:
De Pekin, Byſance & Rome
Penſes-tu détourner l'homme,
Pour le fixer ſous tes loix?

Par certains tours énergiques
Dont on aime les beautés,
Chez toi des erreurs antiques
Ont un air de vérité.
Tu ſais, ſéducteur inſigne,
Ne nous laiſſer aucun ſigne
Que tes Docteurs ont écrit.
Ton art fait tout ton ſolide,

Ton Déïsme est insipide
Sans le sel qu'y met l'esprit.

A tes qualités sublimes
J'élèverois des Autels ;
Mais tes sacrileges rimes
Les rendroient trop criminels.
Par quelle bizarrerie
De ta brillante Patrie
Es-tu l'opprobre & l'honneur ?
Des vertueux & des sages
Paschal a tous les suffrages ;
Est-il moins illustre Auteur ?

Plus un rare esprit pénetre,
Je confesse avec toi,
Plus il a peine à soumettre
Ses sentimens à la Foi ;
Mais sans elle il ne lui reste
Que la ressource funeste
De demeurer incertain.
Sous la sagesse infinie,
D'où part son rare génie,
S'il pense, il pliera soudain.

J'apperçois sous le tonnerre,
Si j'y jette un œil savant,
Tous les cultes de la terre

Se former, changer souvent.
Tout-à-coup, sous son empire,
J'en vois un seul les réduire;
Il est stable, c'est le mien.
Numa, ta loi politique,
Cede au dogme évangélique,
Et l'univers est Chrétien.
Tout prouve que mon hommage
N'est point l'œuvre d'un humain;
J'en croirai le témoignage
De tout l'Empire Romain.
Dois-je, à mon culte infidele,
En croire Socin & Bayle,
Qui me laissent dans la nuit?
Que ton Roi te soit, Voltaire,
Un exemple salutaire;
La mort vient, le remords suit.

L'ART D'AIMER

A MADAME ***

L'Amour veut un culte suprême,
Il veut dominer seul sur ses adorateurs;
Les autres passions l'énervent à l'extrême,
Il faut n'obéir qu'à lui-même,
Si l'on veut ressentir ses plus vives saveurs.
Que d'amants sont souvent vainqueurs,

Sans jouir comme il faut, sans savoir comme
on aime !
Hélas ! l'amour, dans plus d'un cœur,
Est moins sentiment que fureur.
En vain l'aimable & tendre Ovide,
Instruit par les amours, a fait un art d'aimer ;
De ce livre charmant tout le monde est avide ;
Mais c'est moins pour trouver un guide
Que pour voir des portaits qui peuvent en-
flammer
Ses leçons sur l'art de charmer,
Au commun des humains n'offrent rien de so-
lide.
Hélas ! l'amour, dans plus d'un cœur,
Est moins sentiment que fureur.

Souvent l'amant le plus vulgaire
Attrappe le maintient d'un amant délicat ;
Langage, ardeurs, soupirs, il fait tout contre-
faire....
Beau sexe, il veut se satisfaire :
Craignez de succomber, vous feriez un ingrat.
Des serments faites peu d'état ;
Etudiez long-temps l'amant qui veut vous
plaire.
Hélas ! l'amour, dans plus d'un cœur.
Est moins sentiment que fureur
Vous le savez, belle Sylvie :

Tout respire dans moi l'aimable volupté,
D'une constante ardeur ma tendresse est suivie
J'aime uniquement dans ma vie
Les sentiments, l'esprit, les graces, la beauté.
Puisse-je enfin être imité!
Mon ame à découvert seroit peut-être envie
Hélas l'amour, dans plus d'un cœur,
Est moins sentiment que fureur.

ÉPIGRAMME.

UN Moine à barbe, exploitant bonne Sœur,
Réitéroit souvent ce doux labeur.
Ah! c'est assez, finissons, lui dit-elle,
On sonne au Chœur, je vais où Dieu m'appelle.
Eh quoi! si vite? Encore un pauvre *Ave*,
Encore, ma Sœur, & puis je me retire.
Qu'un *Ave*? Soit: voyons, je vais le dire;
Ça faites donc, j'y joindrai le *Salve*.

LA COQUETTE.

DAns vieux & modernes Grimoires
J'ai lu maintefois les histoires
Des amoureux infortunés,

De ces amants toujours bernés
Par des attentes illuſoires,
Et dont les ſoupirs ſurannés
N'ont jamais été méritoires.
J'en ai vu de mal-entendus,
Qui, de rage, ſe ſont pendus;
D'autres (c'eſt pis que de ſe pendre)
Qui voyant leurs vieux aſſidus
Rejettés, moqués, confondus,
Sans eſpoire, n'oſant plus attendre
Qu'on aimât leurs individus,
Moines froqués ſe ſont rendus.
Je vous plains ſur-tout, ſots tondus;
Mais, ma foi, vos burleſques peines
N'avoient point égalé les miennes.
J'aime, que dis-je? je ſuis fou,
Mais fou juſqu'à perdre le cou,
D'une comique créature,
Jeu groteſque de la nature,
Qui du côté de la figure,
Sans qu'elle a les yeux d'un matou,
Tiendroit en tout du Sapajou.
Très-épaiſſe eſt ſon encolure;
Son corps maſſif en feroit trois:
Parée, ainſi que ſans parure,
Sa taille égale ſon minois.
(Mon bon goût brille dans ce choix.)
Quand au reſte de ſa ſtructure,

Je n'en dis rien pour cette fois ;
Car auſſi cruelle que laide,
En vain je la preſſe & l'excede,
En vain je meurs à ſes genoux,
Jamais le Coquine ne cede ;
Elle égratigne, entre en courroux,
Et traite mes tranſports de foux.
Elle a raiſon : oui, je l'avoue ;
Mais cette raiſon, que je loue,
Parle bien foiblement au cœur,
Quand l'amour en eſt le vainqueur.
Convaincu que c'eſt une tâche
D'idolâtrer pareil objet,
Et d'en être fou ſans ſujet,
Souvent je me plains, je me fâche
De ſoupirer ſans nul effet ;
Elle en rit : je la prends, je tâche
De la réduire tout-à-fait ;
(Car ſa réſiſtance m'attache.)
Pour empêcher mon ſot projet,
Elle appelle, on vient, & je lâche.
(Dans ces quarts-d'heures amoureux
Un témoin eſt toujours fâcheux.)
Je vois pourtant que ce manege
Flatte ſon petit eſprit vain :
Elle m'agace, elle m'aſſiege,
Par fréquents baiſers elle allege
Le très-ridicule chagrin

Que j'ai de voir ſon bras mutin
Toujours me repouſſer la main.
Son orgueil donne un privilege,
Son cœur le refuſe ſoudain.
Le témoin ſort, je recommence,
Même appel, même réſiſtance;
Il lui vient encor du ſecours:
Une ſtoïque contenance
Succede à mes combats trop courts.
Le ris la prend: ma patience,
Quoique j'enrage à toute outrance,
Eſt le remede où j'ai recours.
Que faire? Il faut, par complaiſance,
L'écouter. O Dieux! quels diſcours!
Quels riens! quels torrents de paroles!
Que ne ſuis-je au nombre des ſourds!
Jeu, bal, repas, ménage, atours,
Sont les fatuités frivoles
Dont elle m'entretient toujours.
Si du moins, ſtable en ſes ſornettes,
Elle m'achevoit un récit,
Fait au babil des femmelettes,
J'écouterois ce qu'elle dit;
Mais, dans ſes verves indiſcrettes,
Diſant beaucoup, n'achevant rien,
Elle ſurpaſſe ces Nonnettes
Que le Vert-vert gloſa ſi bien.
L'hiſtoire d'hier eſt la même

Dont elle m'assomme aujourd'hui.
Je veux fuir, un attrait suprême
Me force à vaincre mon ennui.
Pour rompre, je parle système,
Amour, bel esprit, sentiment;
Je veux la fixer un moment:
Elle rend vain tout stratagême;
Je fixerois plutôt le vent.
Assez bien la drôline chante;
Mais toujours chanter... j'en suis las.
Demandez-moi donc qui me tente
Dans cet objet dont je fais cas.
Son cœur est bon: sans lui déplaire,
Je lui dis maintes vérités;
Et ces vers que je viens de faire
Dans un quart d'heure de colere,
Sans courroux seront écoutés.

CHANSON.

APOLOGIE DU JANSENISME.

Sur l'Air: *grands Philosophes, je vous blâme.*

N Argue du dogme Moliniste,
Sa nouveauté ne peut que m'allarmer.
Vive le parti Janséniste,
Il ne prescrit à mon cœur que d'aimer.
Je reconnois, & je sens que les graces

Sont toujours efficaces;
Car une beauté
Agit avec liberté
Sur ma volonté.

QUI-PRO-QUO,

Sur l'Air : *Des Folies d'Eſpagne.*

C'Eſt bien à tort qu'à la Vierge on m'égale,
Dit Sœur Agnès d'un ton tout ingénu;
Je connois l'homme, & cette humble veſtale,
Plus pure encore, ne l'a jamais connu.

BOUQUET.

ÇA, ma Muſe, réveillez-vous,
C'eſt trop long-temps être endormie;
Manon veut de petits vers doux,
Il faut en faire : allons, ma mie.
Vous ſavez tout ce que je dois
A cette aimable & tendre amie;
Si je n'obéis à ſa loi,
Je vais m'en faire une ennemie.
Ailons, vîte ſecourez-moi.
Je l'aime; c'eſt demain ſa fête,
Il faut un bouquet... Eh quoi!
Vous faites la ſourde, je crois,

Allons, ma plume eſt toute prête ...
Eh bien! J'en enrage, morbleu.
En vain contr'elle je tempête,
Il ne ſort de ma foible tête
Que des vers à jetter au feu.
Pour un très-orgueilleux Poëte,
Voilà, ſans doute un triſte aveu.
Jamais de l'impuiſſant Ovide
Le malheur n'égala le mien;
Sa Corinne étoit trop avide,
Et Manon ne veut preſque rien.
Qu'Ovide eut bien fait mon affaire!
Dans les vers il étoit rompu;
Il feroit ce que je n'ai pu,
Je ferois ce qu'il n'a pu faire.
Voilà mon fort, voyez, Manon,
Si cela vous convient ou non.
Le bouquet que je vous propoſe,
Vaut cent fois mieux que vers & proſe.
Dites ſi ce bouquet vous plaît,
J'irai l'offrir, il eſt tout prêt.

LETTRE
à Madame de ***

NOn, je ne ſuis point ſatisfait,
Chere Maman, belle entêtée,

De cette Epître trop hâtée,
Qu'hier, sans loisir & distrait,
Je te barbouillai, Dieu le sait.
Ne pense pas en être quitte;
de ma colere non petite,
Tu n'as encor vu qu'un extrait.

Comment! Je n'en reviens pas. Tu m'offres du sirop, je te refuse opiniâtrement, & plus opiniâtre que moi, tu me l'envoyes!

Je suis femme, me diras-tu:
L'opiniâtreté fait notre caractere;
Une Madame dégénere,
Qui manque de cette vertu.

Et moi, qui suis homme, & très-homme, je croirois dégénerer, ne t'en déplaise, si j'acceptois ton sirop.

Du sirop à moi! quel présent!
En est-il de plus offensant?
Ma foi, si sur ce ton tu débutes, la Belle,
J'aurai bientôt de la dentelle,
Une quenouille, des fuseaux,
Et toute la vaine sequelle
Des ragoûts femmelets, sucres, bonbons sirops.
C'étoit à quelques Damoiseaux
Que convenoit pareilles bagatelle.
Par exemple: au papa mignon,
Ce doucereux panche-chignon,

Dont les apparences dévotes
Demandent que tu le frotes;
A cet Abbé, Poupin fieffé,
Jeune & gentille Demoiſelle,
Qui de riens meubla ſa cervelle,
Pour aller plus de pair avec l'Etat coëffé.

Mais à moi qui me pique de faire un contraſte parfait avec ces femmes manquées, il ne falloit offrir que toi; c'eſt un préſent digne d'un homme.

Tout ton aimable individu,
Tout ton petit charmant toi-même,
Eſt un don friand & dodu,
Qui vaut tous les ſirops, qui vaut un diadême.

LE NEZ ET LES PINCETTES.

Conte par Piron.

LEs Saints & les Diables enſemble
Eurent toujours maille à partir;
Mais ce qui doit nous avertir
Qu'il faut que chacun de nous tremble,
C'eſt que le ſerviteur de Dieu
N'a pas toujours avec le Diable
Tiré ſon épingle hors du jeu,
Ou la Légende eſt une fable.
Jadis un vieux Saint exiſtoit,
Lequel Apoticaire étoit;

Car en quelqu'état que l'on vive,
Eſt ſaint qui veut, noble, vilain,
Voire pis, témoin ſaint Crépin,
Sainte Madelaine & ſaint Yves.
Un jour que pour le bien public,
Manipulant quelques recettes,
Le Diſtillateur en lunettes,
Dans un fourneau, ſous l'alambic,
Fourgonnoit avec des pincettes;
Voici venir le Tentateur,
En intention de diſtraire
Le vigilant Opérateur,
Et d'être ainſi l'inſtigateur
D'un qui-pro-quo d'Apoticaire.
Devant le Saint Monſieur Satan
Cubute, caracole & fringue:
Le fanatique Charlatan
De mille façons ſe diſtingue;
Entr'autres le corps du latin
Se tourne en cylindre d'étain,
Repréſentant une ſéringue;
Il fait de ſon nez le canon,
Soupirail exhalant la peſte,
De ſa gueule un mortier bouffon,
Et de ſa langue un gros pilon,
Dont le mouvement circulaire
Faiſoit un petit carillon,
Tel qu'au Sabbat on peut le faire.

Des ténebres le Roi Falot
Epuisa là tout son calot;
Mais ce qu'il y gagna fut mince:
Car le bon Saint, ne disant mot,
Fait cependant rougir sa pince,
Puis l'adressant au nez du Prince,
Vous le lui sert comme il faut.
Le Diable fait un soubre saut,
Montre de longues dents qu'il grince,
Veut avancer, veut reculer,
Tend les griffes, serre la queue,
Rue & beugle à faire trembler
Toute la terre & sa banlieue.
Cependant, en malin fournois,
L'autre jouit de sa victoire,
Et fait faire au Diable vingt fois
Ce tour de son laboratoire,
Jusqu'à ce que, las de ce jeu,
Il renvoya la bête au gîte,
Et pour l'y faire aller plus vîte;
Il lui seringua pour adieu
Quelques petits jets d'eau bénite.
C'est s'en tirer avec honneur:
Heureux le saint Pharmacopole,
S'il eut d'une telle faveur
Rapporté la gloire au Seigneur!
Par malheur, en tournant l'épaule,
Le Diable avoit trouvé moyen,

Pour se dépiquer de son rôle,
De jetter au cœur du Chrétien
Un grain de sa vanité folle,
Dont à son tour le Tout-Puissant,
Très-mécontent avec justice,
Châtia le Saint, en laissant
Triompher un temps la malice
Du maudit lion rugissant,
Dont voici quel fut l'artifice.
Il s'enveloppa d'une peau
De ces gens chargés de cuisine,
Masse de chair faite en tonneau,
Pésante, espece de pourceau,
Qui roule ici-bas sa machine,
Et qui pliant sous le fardeau,
Sur deux pieds quelquefois chemine.
A la ville & dans le quartier,
Où le Saint faisoit son métier,
Le masque à figure massive
En moine de Cîteaux arrive,
Va descendre chez le Baigneur,
Se met au lit, fait la malade,
Et mande le premier Docteur
Qui vient lui débiter par cœur
Cent mille & une coïonnade,
Et termine le sot narré
Par la formule réguliere
Du *clysterium donare*

De la faculté de Moliere.

Là paroît l'humble Apoticaire,
Tout prêt à donner de sa main,
Avec sa mine débonnaire,
Le remede chaud & bénin.
Dieu de vers & de la Peinture,
Aidez-moi dans cette aventure.
Voilà tout bien appareillé,
Le mousquetaire agenouillé,
Et le malin corps en posture:
Mais, quoique longue outre mesure:
La canule n'arrivoit point
A mi-chemin de l'embouchure.
Pour que tout doncaille à son point,
De deux valets l'effort s'y joint;
Chacun d'eux du fessier difforme
Prend une part, la tire à soi,
Et de l'ennemi de la Foi
Présente le podex énorme.
Le Collateur un peu butor,
Qui malgré cela craint encor
De s'égarer dans la bruyere,
Et qui pour ses pêchés de plus
Etoit un peu court de vifiere,
Met le nez si près du derriere,
Qu'il est à deux doigt de l'anus.
C'est où mon drôle attend son homme;
On ne peut trop admirer comme

Droit au-devant la bague alla,
Et d'elle-même s'enfila
Alors sur chaque joue on laisse
Retomber l'une & l'autre fesse:
L'impitoyable lucifer
A cris, ni pleurs ne veut entendre,
Et change en tenaille d'enfer
L'endroit où le nez s'est fait prendre.
Ah! vous avez beau trépigner,
Vous voilà pris, l'homme aux pincettes,
C'est à vous de vous résigner;
Car de la façon dont vous êtes,
Vous ne pouvez pas vous signer.
Il dit, & plus fier de sa proye
Que ne le fut le beau Paris.
Rapportant la sienne de Troye,
L'infame: ravisseur déploye,
Ses ailes de chauve-souris,
Et s'éleve en l'air avec joye.
Spectacle horrible & scandaleux!
Au cul du Démon cauteleux,
Et de qui triomphe la fraude,
L'un d'entre les Prédestinés,
Un Saint en l'air & par le nez
Pendu comme une gringuenaude.
Ainsi fut le saint homme Job
Le Dieu d'Isaac & de Jacob,
Jadis de la même puissance

Toléra l'affreuſe licence,
Et bientôt ſut y mettre fin:
Auſſi mit-il ici la main.
Le ſaint reconnut ſon offenſe:
Dieu tonna; le malin eſprit
Ouvrit la pincette maudite,
Et de la foire qui lui prit,
Aſpergeant le nez du contrit:
Adieu, lui dit-il, quitte-à-quitte.

LA MULE DU PAPE.

FReres très-chers, on lit dans ſaint Matthieu,
Qu'un jour le Diable emporta le bon Dieu
Sur la montagne, & là lui dit: Beau Sire,
Vois-tu ces mers, vois-tu ce vaſte Empire,
Ce nouveau monde inconnu juſqu'ici,
Rome la grande & ſa magnificence?
Je te ferai maître de tout ceci,
Si tu me veux faire la révérence.
Notre Seigneur, ayant un peu rêvé,
Dit au Démon, que quoiqu'en apparence
Avantageux le marché fut trouvé,
Il ne pouvoit le faire en conſcience,
Ayant toujours oui dire en ſon enfance,
Qu'étant ſi riche on fait mal ſon ſalut.
Un temps après notre ami Belzébut:

Alla dans Rome: or c'étoit l'heureux âge
Où Rome étoit fourmilliere d'Elus ;
Le Pape étoit un pauvre personnage,
Pasteur de gens Evêque, & rien de plus.
L'esprit malin s'en va droit au saint Pere,
Dans son taudis l'abord, & lui dit: Frere
Si tu voulois tâter de la grandeur?
Si j'en voulois! oui par Dieu, Monseigneur.
Marché fut fait, & voilà mon Pontife
Aux pieds du Diable, & lui baisant la griffe.
Le Farfadet, d'un ton de Sénateur,
Lui met au chef une triple couronne:
Prennez dit-il, ce que Satan vous donne,
Servez-le bien, vous aurez sa faveur.
O! vous, Papes, voilà l'unique source
De tous vos biens, comme savez, & pour ce
Que le saint Pere avoit en son tracas
Baisé l'ergot de Monsieur Satanas,
Ce fut depuis chose à Rome ordinaire
Que l'on baisat la Mule du saint Pere.
Que s'il advient jamais que ces vers-ci
Tombent ès mains de quelque galant homme,
C'est bien raison qu'il ait quelque souci
De les cacher, s'il fait voyage à Rome.

LE NOUVEAU ROI DES GRENOUILLES,

*Ou le Pere J*** dans un fossé.*

STANCE LIBRE.

Vous qu'on vit autrefois sur le haut du parnasse
Folâtrer avec Du-Cerceau, (*a*)
Venez, badine Muse, animant mon audace,
Guider mon timide pinceau.

Souffrez aujourd'hui que je chante,
Sur les bords du sacré vallon,
Une aventure assez plaisante,
Pour dérider le sourcil d'Apollon.

Près des lieux où périt Charles le Téméraire, (*b*)
S'éleve une maison, (*c*) dont l'aspect enchanté
Auroit sans doute dequoi plaire,
Si l'on pouvoit y vivre en toute liberté.

(*a*) *Jesuite qui a composé des vers sur des sujets assez plaisants.*
(*b*) *Dernier Duc de Bourgogne tué devant Nancy, en assiégeant René dans sa Capitale.*
(*c*) *Maison de Campagne de J***.*

Mais un nombreux eſſaim de folâtre jeuneſſe, (*d*)
Dont ſur ma foi, le meilleur n'en vaut rien,
A l'entour de ce lieu court, va revient ſans ceſſe,
Pour voir ce qui s'y fait ou, de mal, ou de bien.
Encor, ſi l'on pouvoit de quelqu'épais ombrage
Parer les traits malins qui partent de leurs yeux;
Mais, ô douleur! ô déſeſpoir ô rage!
Il n'eſt point d'ombrage en ces lieux.

Pour ſurcroît de malheur, une race méchante
D'animaux, (*e*) dont la terre enferme les foyers,
Vient ronger l'écorce naiſſante
De nos jeunes Poiriers.

Bien en prit au vieillard, (*f*) qui donna des chauſſures
A nos tilleuls craintifs, à nos foibles ormeaux,

(*d*) *Les Ecoliers rodent ſans ceſſe autour de cette Maiſon.*

(*e*) *On voit près delà une garenne qui fourmille de lapins.*

(*f*) *De P. J. garniſſoit le pied des arbres de vieux lambeaux de ſoutanes.*

Moins pour les garantir des piquantes froidures,
Que de la triſte dent de ces vils animaux.

Sans les ſoins empreſſés du Barbon charitable,
Ces lieux deſtinés aux plaiſirs
Ne ſeroient aujourd'hui qu'un déſert effroyable,
Séjour de pleurs & de ſoupirs.

Mais c'eſt trop exaler la douleur qui m'inſpire;
Allons au fait, & ſans détour:
Aujourd'hui, Muſe, il nous faut rire;
Nous pleurerons un autre jour.

Décrivez-nous l'entrée où ſe paſſa la ſcene
Que je vais dans mes vers tranſmettre à nos neveux;
Venez, Muſe, échauffer ma veine,
Point de trait qui ne ſoit heureux.

D'abord ſe préſente à la vue
Un large & vaſte enclos qu'enferme un grand conduit:
Une porte à demi-rompue
Sépare en deux un mur (g) que la terre a produit.

A peine a-t-on franchi cette porte admirable,

(g) *Une haye vive.*

Qu'on voit un pont, mais de plus beaux;
Dédale (*b*) y travailla, si l'on en croit la fable,
Au sortir des prisons du farouche Minos.

Divine fille de mémoire,
Décrivez-nous ce pont, ce magnifique pont.
Rendez-le plus fameux, s'il se peut dans l'histoire,
Que celui qu'un grand Roi (*i*) jetta sur l'Hellespont.

Six ais cloués sur deux solives,
Par-tout du sable répandu;
Voilà ce qui, sur les deux rives,
Forme en peu le pont prétendu.

A droite on voit un trou couvert d'une fascine,
A gauche un plus petit, plus traître (*k*) & plus trompeur
Fait que sur toute la machine
Le plus hardi Champion ne marche qu'avec peur.

Au-dessous un fossé, large de six coudées,

(*b*) *Architecte de l'Antiquité, qui bâtit le fameux Labyrinthe de Crete, dans lequel il fut ensuite emprisonné par Minos, Roi de l'Isle, & dont il s'envola avec des aîles de cire.*
(*i*) *Xerxés, Roi de Perse, couvrit l'Hellespont de vaisseaux.*
(*k*) *C'est le trou qui fit tomber le P. J.*

Pro-

Profond de cinq, (si je puis bien juger)
Contient des eaux si fort consolidées,
Que jamais l'œil ne les a vu boujer.

C'est au fond de cette eau verdâtre & croupissante,
(Comme on le dit en ces climats)
Que la nation croassente
Tous les Jeudis (*l*) en pompe assemble ses Etats.

Depuis mille ans, ce Peuple au vieux fils de Cybele
A grands cris demandoit un Roi,
Qui plût, par des arrêts d'une forme nouvelle,
Corriger les abus & rétablir la loi

Sa demande long-temps fut inutile & vaine;
Mais un jour il cria si fort,
Que jupin en laissa tomber sa coupe pleine,
Et que son aigle en prit l'effor.

Vertu-mort, s'écria le dieu tout en colere,
De quel front vient-on m'insulter?
Moi, le Maître des Dieux, l'arbitre du tonnerre;
Et je pourrois y résister!

(*l*) *C'est ordinairement les Jeudis qui les F... vont à la campagne*

Qu'on m'apporte au plutôt ma foudre ;
Je veux exterminer ces importuns marauds,
Oui, je veux les réduire en poudre
Vîte ici, Mulciber, fournis-moi des carreaux.

Eh, quoi, reprit Junon, quoi pour ſi peu de choſe
Exterminer ainſi les Peuples des marais?
Pour un peu de Nectar? Voyez la belle cauſe!
Hébé, verſe-nous-en du meilleur, du plus frais.

que chacun (*m*) ſuivre ici l'exemple que je donne:
A votre ſanté, cher Gogo;
Sachez qu'on eſt heureux (*n*) que lorſque l'on pardonne
Et qu'on boit à tir-la-rigo,

A cette belle & pieuſe Sentence
On vit trois fois tout l'Olimpe applaudir,
Comme on voit aujourd'hui ſur la ſcene de France

(*m*) *Ce Vers eſt tiré de la Tragédie de maximien.*

(*n*) *C'eſt une des ſentences de Conſtantin, qui ne parle que par apophtegmes dans cette Tragedie,*

A de pareilles discours le Peuple s'ébaudir.

Al'instant le Dieu rentre au-dedans de lui-
même,
Et blâmant son courroux un peu précipité:
Voici, dit-il chere Epouse que j'aime,
Voici quelle est ma stable volonté.

Qu'a ma parole on prête une oreille attentive
Ecoutez-moi, Peuple importun
Vous demandez un Roi, quoiqu'il vous en
arrive,
Vous le voulez; eh bien, je vous en promets
un.
Mais gardez-vous, race maudite,
De le traiter ainsi que le Roi *Solivean*;
Je punirois ce crime autant qu'il le mérite,
J'en jure, & vos Marais seroient votre tom-
beau.

Il dit, & secouant sa noire chevelure,
Il fit trembler le firmament;
Il tonne, & toute la nature
Sentit que Jupiter avoit fait un serment.

Mais en attendant l'arrivée
Du nouveau Roi promis par le Maître des
Dieux,
Achevons, Muse, la corvée;

Montrez-nous ce qui reſte à voir dans ces
beaux lieux.

Ne différons pas davantage,
Guidez mes pas vers la maiſon.
Je l'apperçois ô Ciel quel heureux avantage
D'entrer dans le ſéjour qu'habite la Raiſon!

Tu te trompe; c'eſt là qu'habitent la contrainte,
Et le froid pédantiſme, & la fauſſe douceur;
Tous ces noirs habitants ne reſpirent qu'en
crainte,
Chacun, Cenſeur d'autrui, trouve auſſi ſon
Cenſeur.

A deux Divinités propices
Ils font gloire d'offrir chaque jour des préſents,
Les vieux ſeuls font les ſacrifices,
Les jeunes préparent l'encens.

Vois-tu l'Ambition avec ſa tête altiere?
Juſques ſur l'Empirée elle fixe ſes yeux;
Dominant ſur la terre entiere,
Elle voudroit encor dominer dans les Cieux.

A ſes côtés paroît la Politique habile,
Au maintien décevant, au front toujours
couvert;

Elle prête à sa sœur une main trop facile,
Et feint de la blâmer, pour agir de concert.

Mais entrons, j'apperçois les deux sales ouvertes;
Que de tables, bons Dieux! la belle quantité!
De mêts les plus communs ces tables sont couvertes;
Les mêts communs, dit-on, sont bons pour la santé.

Plus loin paroît une cuisine
Presqu'aussi blanche qu'un vieux four;
C'est en ce bel endroit que Madame Lesine
A fixé pour jamais son bienheureux séjour.

O la laide figure! ô la vieille grand'mere!
Je n'y puis plus tenir, je vais la souffleter,
Sors-d'ici, vilaine Mégere;
Non; moi, j'y veux toujours rester.

Que vois-je! on se leve de table,
L'un prend sa canne, & l'autre son manteau;
Il n'en reste plus qu'un, qui jette un verre en sable,
Et court comme un perdu rejoindre le troupeau.

Trois sont déja partis où leur ardeur les porte;

Il en reste encor cinq, deux jeunes & trois vieux,
D'un pas grave & pédant ils marchent vers la porte,
Ne sachant pas qu'un Roi se trouve au milieu d'eux.

Apprenez-nous, Muse divine,
Vous à qui l'avenir est comme le présent,
Apprenez-nous celui que Jupiter destine
A commander un jour au Peuple crouſſant.

Il a les cheveux noirs, & les sourcils de même,
Le nez long, les yeux grands, un front de majesté;
Auſſi-tôt qu'on le voit on l'aime,
Tout prêche en lui la Royauté.

Ennemi de tout artifice,
Excellent cœur, & bon ami,
Il n'aime jamais par caprice,
Il n'aime jamais à demi.

Ses discours sont remplis d'une noble élégance,
Il a du tour, de l'ordre, & beaucoup de bon sens;
Auſſi depuis long-temps la divine Eloquence

L'a placé parmi ses enfants. (o)
Mais tandis que je veux vous le faire connoître,
Il est déja tombé dans ses nouveaux Etats,
Selon l'ordre de notre Maître,
Les pieds en l'air, la tête en bas.

Sa chûte répand l'épouvante
Parmi le Peuple des Marais,
Et cette Nation tremblante
Crut être perdue à jamais.

Rassurez-vous, peuple timide,
Accourez, & venez saluer votre Roi;
Son bras n'est pas armé d'un acier homicide,
Il vient en paix faire observer sa loi.

Ce n'est plus cette hydre terrible
Qui croqua jadis vos aïeux;
C'est un homme doux & paisible,
C'est un Roi conforme à vos vœux.

Sa bouche n'est point meurtrière,
Sous sa langue jamais on ne trouva de fiel;
Il vous apporte un cœur de pere,
Un cœur confit dans le sucre & le miel.

(o) *Le P. J. faisoit le métier de Prédicateur.*

Vous verrez ſous ſes loix la paix & l'abondance
Regner de nouveau parmi vous;
Du ſerpent vénimeux la brutale inſolence
Tombera ſous ſes coups.

A ces mots j'apperçois la troupe épouvantée
Quitter ſes trous bourbeux, & paroître au grand jour;
déja ſur la rive montée,
Elle vient lui faire ſa cour.

Autour de lui chacun s'attroupe,
C'eſt à qui montrera le plus d'activité;
Mais un ſeul, au nom de la troupe,
Fait ſerment de fidélité.

Chacun ſe dit, en ſon langage,
Qu'il eſt aimable, qu'il eſt beau!
Il ſera déſormais notre unique partage;
Il vaut mille fois mieux que le Roi *Soliveau*.

ÉPIGRAMME.

QUe penſez-vous de l'auteur d'Uranie?
Vous l'avez vu Poëte, Hiſtorien,
Critique amer, hardi Pyrthonien,
Sur tout ſujet exerçant ſon génie;

Vous le voyez Anti-Cartésien,
Ami du vuide, Anglois à toute outrance;
Est-ce tout? Non Grace à son inconstance,
Je le prédis, vous le verrez Chrétien.

LES DEUX RATS.

AU bon vieux temps, lorsque Berthe filoit,
Et que mainte Bête parloit
Mieux que ne font nos Docteurs de Sorbonne,
On dit que certaine Mitronne,
Un soir comme elle pêtrissoit,
Se sentit viviment mordre par une puce,
Sur le bord d'un certain endroit,
Par où l'Hermite Frere Luce
Fit croire que d'Anès un Pape sortiroit.
Sur le champ la Mitronne adroite
Surprit cette puce indiscrete,
La pressant, le col lui tordit,
Puis après sa besogne faite,
Auprès de son Mitron elle se mit au lit.
Or, quand la puce elle avoit dénichée,
La pâte de ses doigts qui s'étoit attachée
Aux plumes de l'oiseau que je ne nomme pas,
Attira dans le lit deux Rats,

Dont le nez fin l'avoit flairée.
En tapinois venus pour en tater,
Ils commençoient à grignoter,
Quand le mitron, sentant sa pâte bien levée,
Se mit en devoir d'enfourner.
Les Rats le voyant se tourner,
L'un étourdi de peur, tremblant, tête baissée,
Dans le plus prochain trou brusquement se
jetta,
Et l'autre auprès tapi resta.
Le Mitron, besogne achevée,
Se recoucha sur le côté;
Les prisonniers en liberté
S'enfuirent au grenier à leur gîte ordinaire.
Les voilà se questionnant,
L'un & l'autre se demandant
Comme ils s'étoient tirés d'affaire.
Moi, dit l'un, j'ai donné dedans le pot au noir;
Je ne crois pas qu'on puisse avoir
Une plus risible aventure:
Je me suis fourré dans un trou
Où j'ai cru ma retraite sûre;
Mais le maudit Mitron m'a bourré tout son
saoul
Avec je ne sais quoi qu'il poussoit à mesure
Que pour sortir je voulois avancer;
Il m'a coigné le nez, & m'a fait le tapage,
Tant que lassé du badinage,

Ce gros & long je ne sais quoi,
Prenant enfin congé de moi,
M'a craché par mépris au milieu du visage,
Le vilain m'a presque aveuglé.
Et moi, dit l'autre tout troublé,
Dans l'encoignure d'une cuisse,
Sans grouiller, m'étant cantonné,
Temoin impatient d'un si fort exercice,
Pendant qu'il te coignoit le nez
Avec sa cheville ouvriere,
Qui te causoit tant de souci,
Deux boules qui pendoient à son chien de derriere,
Sans cesse allant venant coignoient mon nez aussi.

L'Y GREC *ou* LA FOURCHE.

MOnstres ne sont si rares que l'on croit.
Certain homme vrai monstre étoit,
Non de corps, de bras, ou de tête,
Mais par l'endroit chéri du sexe féminin,
Et qui sert à lui faire fête.
Double il étoit cette instrument malin,
Fourchu de plus fait de telle maniere,
Qu'une branche passant dans la route ordinaire,
L'autre à l'instant prenoit l'autre chemin,

Et ſourdement enfiloit le voiſin.
Mainte belle avec complaiſance
Avoit ſenti la double expérience
D'un tel prodige, & gardoit le tacet
Sur le cas qui n'étoit pas net.
Or, il advint que notre perſonnage
D'une veuve dévote & ſage
Fit emplette, & ſe maria.
A ſon devoir la premiere nuitée
La veuve inſtruite ſe rangea,
Mais auſſi-tôt ſe ſentant perforée
En certain lieu d'où le pauvre défunt
N'avoit jamais tiré ſon alumelle,
Traitant d'abomination
Cette double intromiſſion,
Jura que déſormais la perfide entrepriſe
N'auroit ſuccès qu'après déciſion
Exprès donnée en conſultation
De notre Mere ſainte Egliſe.
Auſſi-tôt Docteurs conſultés,
Docteurs heminés & froqués :
Mais toute la Gent Sorbonique
Devint muette & ſans replique,
Et les illuſtres ignorants
Renvoyerent l'affaire au Pere des Croyants.
Au Pape donc l'affaire fut portée,
Puis au Conſiſtoire traitée :
On étala grande érudition,

On fouilla dans l'hiſtoire & profane & ſacrée ;
Camuſe cependant ſur la ſolution
Fut la ſacro-ſainte Aſſemblée :
Plus vivement encore on conſulta Sanchez,
Eſcobar, Tambourin, Lénez.
Ces pieux & ſavants Dépôts
N'offrirent à leur ouverture
Que ſottiſes hors de propos ;
Rien de certain ſur l'aventure.
Leur embarras détermina l'affaire
En faveur du Monſtre Mari,
Et la Réponſe du Saint Pere
Fut : *Gaudeant benè nati.*

ÉNIGME.

JE ſuis une plaiſante choſe,
Qui peut avoir environ
Six à ſept pouces de long.
Je ne ſers point quand on repoſe ;
Quand je pends je ſuis hors d'emploi ;
Dès qu'on veut ſe ſervir de moi,
Alors une main féminine
Me prend, me ſecoue & badine,
Puis après le jeu me conduit,
Ainſi que mon fidele guide,
Dans une fente fort humide,

Comme en mon naturel réduit.
Là j'entre autant que l'on me pousse:
Après mainte & mainte secousse,
Si l'on me retire dehors,
Je suis tout mouillé quand je sors.
C'est par ce plaisant exercice
Qu'au genre humain je rends service;
Mais si par malheur rebuté,
Ou trop vainement excité,
On ne peut mettre en usage,
C'est alors grand bruit au ménage.
O vous tous, qui lisez ici
Le détail de mon savoir faire,
Si vous me devinez, vous pouvez sans mystere
Me nommer; car de moi vous vous êtes servi.

ÉPIGRAMME

sur le C. de S. S....

JE suis un animal d'équivoque nature,
Comédien, escroc, dévot, plein de ferveur;
J'éleve un temple au Créateur,
En filoutant la créature.

ÉPITAPHE pour Jean César Rousseau de la Parisiere, E.... de N.... décédé le 15 Novembre 1736.

ICi gît un Prélat d'emprunteuse mémoire,
Qui toujours prit, & jamais ne rendit.
Seigneur! s'il est dans votre gloire,
Il n'y peut être qu'à crédit.

LETTRE

De la Baronne de Roupillac à Madame des Étoiles, au sujet d'une Brochure intitulée : L'Ennui d'un Quart d'heure, *de feu Mr. l'Abbé... aujourd'hui Mr. de la Mare tout court.*

QUe de graces, Mademoiselle, j'ai à vous rendre! De quel service ne vous suis-je pas redevable! Oui, ma reconnoissance sera toujours au-dessous du bienfait, je ne le sens que trop; mais du moins j'ai la consolation de vous devoir presque la vie. Car, peut-on vivre sans dor-

mir ? & avant le bienheureux paquet d'écrits modernes que vous m'avez fait tenir, je ne dormois pas plus qu'un vrai lutin. En ouvrant votre Lettre, j'ai trouvé une liste de sujets récréatifs : elle débute par *l'Ennui d'un Quart d'heure ;* & voilà justement mon Esculape. Assurément votre amitié toujours tendre & prévenante a deviné qu'une cruelle insomnie me tourmentoit depuis bon nombre de jours, & une guérison aussi prompte d'une migraine violente ne pouvoit m'être procurée plus à propos par la personne du monde la plus précieuse à ma tendresse.

Que veut dire ce prélude embrouillé, direz-vous, peut-être, Mademoiselle *? je ne comprends rien à ces propos ridicules :* patience, voici le débrouillement du cahos.

Je lis ordinairement avant de me livrer aux douceurs du sommeil, qui me fuit bien souvent, & qui me vend bien cher ses douceurs ; car j'ai soixante ans passés. Ah ! qu'à votre âge, jeune & belle Souchette, il étoit d'instants où Morphée me prodiguoit ses faveurs, après

avoir

avoir goûté des plaisirs dont les Dieux auroient même été jaloux ! Ma jeunesse éclipsée ne me laisse que le regret de ne pouvoir rajeunir, & n'a point diminué la passion que j'ai toujours eue pour les amusemens d'une vie aimable. Les vieilles redisent toujours, je reviens.

Le soir donc, je me trouve dans des ouvrages ingénieux (pas si souvent que je le souhaiterois :) la matiere a des songes agréables, dont la douce imposture charme le temps délicieux de la nuit. Rendue suivant ma coutume à mes livres, le jour même de votre envoi reçu, je saisis avec empressement *l'ennui d'un quart d'heure:* je me mets en situation commode pour repaître moins mes yeux que mon esprit & mon cœur des nouveautés contenues dans la brochure que j'ai à la main ; je tousse, je crache, je recueille toute mon attention, j'ouvre & je lis, je continue j'acheve . . . Mais, ô vertu divine répandue dans cette merveilleuse feuille ! j'ai baillé, & le sommeil ma surpris sans être invoqué. Depuis dix ans fortune pareille ne m'étoit arrivée.

Je le soutiens, Apollon a inspiré le pere de ces poésies, & il a prouvé par ces rimes ennuyeuses qu'il étoit autant le Dieu de la médecine que de l'harmonie. Tout l'opium & la thériaque de la docte faculté des Pharmacopoles n'auroient pas opéré aussi sûrement que *l'ennui d'un quart d'heure*, dont le titre, aussi modeste que l'Auteur, ne me dispense pas de lui dire qu'il m'a fourni de *l'ennui* pour plus d'un siecle : si je pouvois vivre autant, je consentirois à partager ce soporatif avec nos néveux les plus reculés; car ne trouve-t-on pas dans le monde les *ennuis* immortelles, & la joie trop courte?

Ce *la peste me tue*, que l'Observateur du parnasse a révelé judicieusement, est une expression du bel air, n'est-il pas vrai Mademoiselle? Mr. de la Mare fréquente les cercles où regnent la galanterie & les Petits Maîtres d'une espece transcendante.

Vous me mandez Mademoiselle, que l'auteur publie avec complaisance les éloges qu'il prétend lui être dûs; j'y souscrit, & ne le regarde point du tout comme un Habi-

tant de la Garrone, quoi qu'il en ait le mérite & la vivacité : je dirai avec vous que . . .

Ennemi du mensonge & de la jalousie,
On ne vit jamais blesser la vérité ;
Organe de la modestie,
Son Appollon est la sincérité.
Pour lui Pégase oublia sa fierté,
Clio devint plus sage, moins coquette,
Melpomene à sa sœur cadette
Fit part de ses talens & de sa gravité ;
Thalie à son tour plus sévere,
Lui donna ses attraits, ce vif, cet enjouement,
Ces yeux frippons qui savent plaire,
Et regner à leur gré sur le cœur d'un Amant.
La Mare fut vaincre les plus cruelles,
Et les neuf sœurs, ces divines pucelles,
A la virginité préferent l'amour :
Nouvel Endymion de ces tendres Déesses,
Il reçut maints baisers, faveurs, bonbons, caresses.
Appollon, obligé de lui faire la cour,
Quitta les rives du Permesse ;
La Mare pour jamais sans espoir de retour,
Fut le Dieu qu'encensa Cypris & la mollesse,

Lafortune, Mademoiselle, rou-

De papillons & de chenilles.
Pour récompenſer ſon ardeur,
On le nomma Croque-chenille,
Et ſur le Pinde, avec honneur,
Des eſcargots il orna la famille.

Une preuve nouvelle de cette origine, Mademoiſelle, que j'ajoute par ſurcroît d'évidence, eſt que je ne vois pas pourquoi ce petit ingrat a changé de dénomination. Il a beau ſe déguiſer, on connoîtra toujours Mr. *Croque-chenille* à une boſſe qui lui eſt reſtée au front. C'eſt un accident qui lui eſt arrivé le jour d'un grand vent, qui le jetta à terre dans le potager du Parnaſſe. La nature, qui lui a donné autant d'eſprit qu'à Eſope, a chargé l'art de ſuppléer à ſon défaut. L'art, moins habile que la nature, n'a pu lui donner double boſſe; mais il a fait une éminence ſur le front de notre Poëte, qui, bien loin de changer un ancien nom, auroit dû en prendre un nouveau le jour de cette aventure, qui, ſuivant quelques malins trop véridiques, a une origine du cinquieme étage.

Cette addition devroit les tenter, Mademoiſelle, ſur-tout quand on eſt friand de gloire, & qu'on cherche à briller par les *ennuis*. Scipion n'a-t-il pas été ſurnommé l'Africain, Fabius le Temporiſeur ? & une foule de Conquerants, que je pourrois citer, n'ont-ils pas brigué des noms qui paſſaſſent à l'immortalité ?

Je propoſe à Mr. *Croque-chenille* le ſurnom de *Dufront* : je me regarderois bien heureuſe, s'il vouloit adopter un intrus qui demande un quartier dans l'écuſſon de ſa gloire. Bon ſoir, mes belles amours, je les aime trop pour ne pas ſupprimer les façons ; je vous embraſſe cent mille fois pour une. Votre, &c.

DE ROUPILLAC.

A Frêne, ce 19 Oct. 1736.

LA BOUGIE

De Noël

A Piſe, Ville d'Italie,
Habitoit un certain Joſeph d'Alcantaris,

Jaloux de ſa moitié juſqu'à la frénéſie.
Le fait n'eſt étonnant; Italiens maris
Sont ſujets, comme on ſait, à fait, à viſions cornues.
Celui-ci, galant autrefois,
Savoit ſur le bout de ſes doigts
Les rubrigues d'amour, même les moins connues.
Pour mettre donc en ſûreté
Son honneur, ou plutôt celui de ſon épouſe,
Ceintures de virginité
Vinrent s'offrir d'abord à ſon ame jalouſe:
Mais c'étoit peu pour lui, les plus forts cadenats,
Pour garder ce tréſor, font en vain réſiſtance;
Le drôle le ſavoit, & par expérience:
Voici donc ce qu'il fit pour éviter le cas.
Il joignit à cette ceinture,
Vers l'endroit dangereux, deux lames de raſoir;
Deux reſſorts les faiſoient mouvoir,
Qui, dès qu'on les lâchoit, refermoient l'ouverture.
La femme à peine eut reçu ce préſent,
Qu'un billet de ſa part en avertit l'Amant.
L'Amant arrive, il court dans les bras de ſa Belle,
Par des baiſers on prélude un moment;
Mais

Mais las de ces faveurs qui croiſſent ſont tourment,
Il en cherche une plus réelle.
Il découvre à ſon gré la porte des plaiſirs,
Et l'obſtacle ne fait qu'irriter ſes deſirs.
Le ſerpent qui tenta notre commune Mere,
Se réveille d'abord à ces objets charmants,
Et leurs fait inventer, dans ces heureux moments,
Les moyens de ſe ſatisfaire.
Des deux reſſorts la Belle en tenoit un,
L'Amant retenoit l'autre, & dans cette aventure,
Le ſerpent ſans trembler ſaiſit la conjoncture
Et ſe plonge à l'inſtant avec vivacité
Dans le ſein de la volupté.
A cette douce approche on s'emporte, on s'oublie,
On eſt prêt à perdre la vie,
On ne penſe plus, mais on ſent,
Et dans cet effort ſi puiſſant
Le ſerpent ſe trouva la funeſte victime
Des raſoirs échapés, & cet endroit ſi beau,
Trône de ſes plaiſirs, en devient le tombeau.
Au cri de l'homme accourt la Soubrette tremblante,
Elle emmene l'Amant, tandis que ſon Amante,

Ignorant du serpent les cruels déplaisirs,
Jouit confusément de ses derniers soupirs.
Il fallut tirer le serpent,
Et l'embarras étoit comment:
Un tire-bourre en fit heureusement l'affaire.
L'animal encore furieux,
Ne sortit qu'avec peine écumant de colere.
Quoiqu'il eut les larmes aux yeux,
Sur le lieux de sa sépulture
Il fut question d'opiner.
La Dame paroissoit encline à le garder;
La servante disoit que ce seroit folie,
Et que besoin n'étoit de l'embeaumer,
Tels animaux étant communs en Italie;
Par la fenêtre enfin elle le fit passer.
Une vieille dévote, en allant à l'Eglise,
Car c'étoit, m'a-t-on dit, Noël le lendemain,
Trébuche, & laisse échapper de sa main
La lanterne qu'elle avoit prise.
La nuit étoit obscure, autour elle tâtonne;
Sa main tombe sur le serpent,
Pour sa chandelle elle le prend,
Le met dans sa lanterne ainsi Dieu n'abandonne
Ses serviteurs, dit-elle, & fait les secourir.
Elle arrive à l'Eglise, elle dit les premieres
Ce que par cœur elle sait de prieres;
Mais bientôt à son livre il faut recourir:

Elle met sa chandelle ès mains de sa voisine,
Jusqu'en celle du Clerc elle parvient enfin.
Il souffle sur la meche, il se tourmente en vain
Pour l'allumer: tant plus il l'examine,
Plus ce qu'il tient lui paroit surprenant,
Mais à la fin comprenant le mystere:
A d'autres, cria-t-il d'un ton plein de courroux,
Cette chandelle est faite à s'allumer chez vous.
Mesdames, que chacun fasse son ministere.

L'ANTI-MONDAIN,

Par Piron.

O Jours heureux! qui purs & sans nuages
Avez du monde éclairé le berceau
Dont vainement un odieux pinceau
Vient à nos yeux défigurer l'image:
Jours fortunés! quoiqu'en publie encor
Un maître-fou dans sa verve indiscrette;
Age à bon droit appellé siecle d'or,
O bon vieux temps! c'est moi qui vous regrette.
Mais; ô regrets en effet superflus!
A notre dam, hélas! vous n'êtes plus!

Tranquille au sein d'une heureuse abondance,
Exempt de peine, affranchi de tous soins,
L'homme vivoit; la sage Providence
Pour son bonheur lui cachoit ses besoins.
Il étoit libre, & la seule nature
Dictoit ses loix, régissoit ses devoirs;
La trahison, le meurt, l'imposture,
Les attentats, les forfaits les plus noirs,
Sous des climats où regnoit la droiture,
De son cœur simple ignorés & bannis,
N'avoient alors besoin d'être punis;
Nul préjuge n'asservissoit son ame:
Heureux de vivre ainsi qu'il étoit né.
Ni bien ni mal, gloire, honte, ni blâme,
N'étoient connus de son esprit borné.
O douce erreur, favorable ignorance,
Fille du Ciel, mere de l'assurance;
Point de remords qui génât ses desirs;
Né pour jouir, fait pour le bien suprême,
Il trouvoit dans un autre lui-même;
Rien ne troubloit leurs innocents plaisirs:
Eh quels plaisirs! A leur douceur extrême
Le monde entier doit ses accroissements.
Tendres états, divins embrassements,
Fréquents sur-tout plus qu'au siecle où nous
sommes;
Et c'est raison, car le destin des hommes

En dépendoit dans ces commencements.
Plaisirs exempts de tous vains fantomes,
Dont un bizarre & chimérique honneur
Séduit des cœurs susceptibles d'allarmes.
Ce fier tyran d'un sexe plein de charmes,
Ne mettoit point d'obstacle à son bonheur.
Un esprit simple, une aimable innocence,
Un cœur naïve, de candeur revêtu,
Neuf encore même après la jouissance,
Tenoient alors lieu de toute vertu.
De nos aïeux, sous le regne d'Astrée,
Telle étoit donc la race bienheurée.
D'un siecle à l'autre & victorieux & sain,
L'homme vivoit; alors un Médecin,
Coupable engeance, en ce temps ignorée,
De sé; beaux ans n'abrégeoit la durée.
Or maintenant, notre ami du bel air,
Qui vous moquez impunément du monde,
Vantez-nous bien votre siecle de fer,
Vantez sur-tout votre cœur très-immone,
Osez fronder l'illustre Fénelon,
Dépriſez-nous les accords de Salyre,
Ce beau Roman, le seul utile à lire;
Vous toute fois, vous, ce rare Apollon,
Dont les écrits ne vont point au talon
De ce Prélat, vous dont le chaud délire,
Pis qu'un fievre en ses accès pressants,
Vous fait choquer la raison, le bon sens;

Vous, dis-je encore, qui placez dans un
Temple,
D'un bout à l'autre ouvrage original,
Fille de joie auprès d'un Cardinal;
Vous, dis-je enfin, qui, pour dernier exem-
ple,
Venez de faire assemblage nouveau,
Et, comme on dit, une galimafrée
D'Eve, d'Adam, de Saturne & de Rhée;
Assortiments dignes d'un tel cerveau,
Plaçant le bien de la nature humaine
Dans un bouchon qui frappe au foliveau,
Ou bien à voir une tête de veau,
Qui mollement dans un char se promene.
Or, maintenant ce séjour enchanté,
Ce Paradis terrestre si vanté,
Cher Calotin de la premiere classe,
De bonne foi entre nous,
Que pour savoir où peut être sa place,
On auroit tort de s'adresser à vous.

L'ABIT

Ne fait pas le Moine, Conte par le même.

MUse, de grace, au fait & point d'exorde.
Des Ecumeurs, gens sans miséricorde,

Firent descente à je ne sais quel port,
Et tout de suite y descendit la mort,
L'affreux dégât, le viol, l'équivoque,
Qu'Agnès redoute, & dont Barbe se moque,
L'ardente soif du sang & du butin,
Tant d'autres maux, le sacrilege enfin,
Péché mignon d'engeance scélérate.
Ce dernier-ci conduisit les Pirates
Dans un Couvent des Peres Cordeliers :
Chasse, encensoir, croix, soleil, chandeliers,
Vases sacrés, tout fut de bonne prise ;
Barettes, draps, le cellier & l'Eglise,
Tout fut pillé ; voyez que les Vauriens
Ne s'y prenoient ainsi que des Chrétiens,
En qui peut-être eut agi le scrupule,
S'ils n'avoient pas dans plus d'une cellule
Trouvé dequoi se dire : Eh ! ventrebleu,
N'en ayons point, puisqu'ils en ont si peu.
Tout bien cherché, des gentilles commeres
Gagnent la Nef, pour avec les Corsaires
Gayement passer leurs jours dorenavant,
Eux à ramer, elles comme au Couvent.
Pere Guichard, bilieuse pécore....
Prêche & fulmine en pieux....
Pere Guichard est traité détourneau,
Et pour réponse on le jette dans l'eau.
D'autres encor de prêcher ont la rage ;

Ils prêchoient donc, mais sur un ton plus sage,
Quand le plus fier de tous les ouragans,
Mieux qu'un sermon, convertit nos brigands.
Les voilà tous devenus des Panurge,
Se fiant moins à Dieu qu'au Thaumaturge;
Et promettant chandelle à tous les Saints
Du Paradis & lieux circonvoisins.
L'équipage est au pied de la chiourme;
On crie, on pleure, & sanglots on regourme
Meâ culpâ, mon pere, mon mignon,
Ce n'est pas moi, mon mignon,
Ce n'est pas moi, c'étoit mon compagnon.
Moines de dire, en faisant grise mine:
Punition & vengeance divine.
Le bon Larron, contrit comme à la croix,
De se vouer à Monsieur saint François,
S'il en échappe. A l'instant le temps change;
Vous auriez dit que sur l'aîle d'un Ange
Le Séraphique avoit dit, *quos ego*:
Le Ciel reprend l'azur & l'indigo;
L'eau reverdit, & sa claire surface,
S'applanissant, redevient une glace;
Tout rentre enfin dans son premier état,
Tout y compris le cœur du scélérat.
Il rit du vœu formé pendant l'orage,
Le Capitaine absout tout l'équipage,
Réunissant tout le pouvoir en soi,
Et, sur son bord étant Pontife & Roi.

Buvons, chantons, rions, dit le Corſaire;
Frappons, f..... & vogue la galere.
Les Pénaillons diſoient, vous avez tort,
On fait la figue ainſi plus près du port;
De Pharaon tel étoit le vertige,
Moyſe auſſi coup ſur coup le fuſtige.
Le Chef répond : qu'on ait tort ou raiſon,
Ramez, faquin; belle Comparaiſon
Le fouet à fouet, la verge de Moyſe
Et le cordon de ſaint François d'Aſſiſe.
Trois jours avoient coulé ſans accidents;
Le quatrieme, ainſi qu'entre leurs dents,
Des Gris-vêtus prioient leur Patriarche
De ſe venger en purifiant l'Arche,
L'un des frocards s'écrie : Eh ! le voilà.
Qui ? ſaint François. Où ? Sur l'eau, là-bas, là,
Tenez, voyez, vis-à-vis de la pouppe :
Sur le tillac auſſi-tôt l'on s'attroupe
Qui, c'eſt, dit-on, vraiment un Cordelier,
C'en eſt bien un, le fait eſt ſingulier.
En pleine mer un homme, &, n'en déplaiſe,
Qui paroît même être là fort à l'aiſe.
C'eſt, s'écrioit un Moinillon ſervant,
C'eſt ce grand Saint qu'à la merci du vent,
Dans le péril, ingrats, vous réclamâtes;
Mon œil d'ici diſtingue les ſtimates:
Je vois, je vois l'Ange exterminateur,
Les bras levés ſur le profanateur :
Tremblez, méchants. Le frocail en tumulte

Passoit déja de l'espoir à l'insulte.
La soldatesque incertaine & tout bas,
Se demandoit, l'est-ce ou ne l'est-ce pas?
La nuit laissa leur ame en grande transe,
Et du soleil attendit le retour,
Il reparoît, l'on revoit tout le jour
Le même objet à pareille distance.
Lors, les relaps enclins à pénitence;
C'est saint François, qui pourroit-ce être donc?
Voilà des gens penauds, s'il en fut onc.
Le Commandant, dont la visiere est nette,
Pour le plus sûr mit l'œil à la lunette,
Et dit, ma foi, vous ne vous trompez point:
Je vois capuce & froc; c'est de tout point
Un Cordelier, promptement à la nage
Voulant venir peut-être à l'abordage.
Il faut l'attendre; holà, ho! le Grappin.
Chacun se ligue au cri du Turlupin;
D'horreur le poil en dresse à tout son monde;
L'objet s'enfonce, & disparoît sous l'onde.
A l'instant souffle un vent des plus gaillard,
Et fut-ce un coup du Ciel ou du hazard,
Vous en allez savoir le pour & contre.
Tout au plus près le nageur se remontre;
Le Grappin tombe, accroche, & tire; eh qui?
Etoit-ce bien un Cordelier? Nenni.
Là, de par Dieu, sa Mere & saint Antoine,
Jamais l'habit ne fit si peu le Moine.

C'étoit au vrai l'habit d'un Franciscain ;
Mais sous lequel ne gissoit qu'un Requin,
Poisson goulu, vorace, anthropophage,
Poisson hideux; poisson pour tout potage,
Mais un poisson froqué; par quel hazard?
Vous avez vu nager Pere Guichard :
Figurez-vous le Requin qui le gobe,
Non pas avec, mais par-dessous sa robe;
Des pieds au col tantôt il fut grugé,
Et de ce tronc la tête prit congé.
Le froc alors présentant l'ouverture,
Avoit d'un monstre embéguiné la hure;
Et de ce jour, quêteux, humble & gourmand,
Frere Requin suivoit le bâtiment.

APOTHÉOSE de Mademoiselle le Couvreur, Actrice, morte le 2 Mars 1730.

Par Mr. de Voltaire.

QUel contraste frappe mes yeux?
Melpomene ici désolée,
Eleve, avec l'aveu des Dieux,
Un magnifique Mausolée.
Si la Superstition,
Distinguant jusqu'à la poussiere,
Fait un point de Religion

D'en couvrir une ombre légere:
Ombre illuſtre, conſoles-toi,
En tous les lieux la terre eſt égale;
Et lorſque la Parque fatale
Nous fait ſubir ſa triſte loi,
Peu nous importe où notre cendre
Doive repoſer, pour attendre
Ce temps où tous les préjugés
Seront à la fin abrogés.
Ces lieux ceſſent d'être profanes,
En contenant d'illuſtres mânes;
Ton tombeau ſera reſpecté.
S'il n'eſt pas ſouvent fréquenté
Par les diſeurs de Patenôtres,
Sans doute il le ſera par d'autres,
Dont l'hommage plus naturel
Rendra ton mérite immortel.
Au lieu d'ennuyeuſes Matines,
Les Graces, en habit de deuil,
Chanteront des hymnes divines,
Tous les matins ſur ton cercueil;
Sophocle, Corneille, Racine
Sans ceſſe y répandront des fleurs,
Tandis que Jocaſte ou Pauline
Verſeront des torrents de pleurs.
Enfin, pour ton Apothéoſe,
On doit te faire une Ode en proſe;

Le chef-d'œuvre d'un bel esprit
Vaudra bien du moins un obit.
Mépriſe donc cette injuſtice,
Qui fait refuſer à ton corps
Ce que par un plus grand caprice
Obtiendra *Pelletier des Forts*.
Cette ombre impie & criminelle,
A la honte du nom François,
Quelque jour dans une Chapelle
Brillera ſous l'appui des Loix.
Ainſi, par un deſtin bizarre,
Ce Miniſtre dur & barbare
Doit repoſer avec ſplendeur,
Tandis qu'avec ignominie,
A l'Emule de Cornelie
On refuſe le même honneur.

ÉPIGRAMME

De quelqu'un, qui ſans doute a troqué ſon encenſoir contre des verges, & qui fouette ſa coquine, après avoir adoré ſa Déeſſe.

SUr la *Sallé* la critique eſt Perplexe:
L'un en diſant qu'elle a fait maints heureux;
L'autre répond qu'elle en veut à ſon ſexe,

Un tiers prétend qu'elle en veut à tous deux.
Mais c'eſt à tort que chacun la dégrade,
De ſa vertu pour moi je ſuis certain
Reſnel ſoutient qu'elle n'eſt pas Tribade,
La *Grogner* dit qu'elle n'eſt pas Putain.

O D E

A un Prélat, que ſon zele pour la défenſe de la vérité expoſe à des perſécutions.

PRélat, dont les travaux fameux
Ont répandu par-tout la gloire,
Dont les combats victorieux
Immortaliſent la mémoire;
Quels cris s'élevent contre toi?
Eh? quelle eſt cette hydre cruelle
Que ne peut te voir ſans effroi?
La vengeance marche près d'elle,
La noire envie arme ſes mains.
Ciel! de leurs complots inhumains
Sauvez une tête ſi chere;
L'intérêt de vos dogmes ſaints
Vous rend ſon ſalut néceſſaire.
Mais pourquoi trembler pour ſes jours?
Continuez, troupes iniques;

Oui, j'y consens, ayez recours
A mille odieuses pratiques;
Ne montrez que dans de faux jours
Ses démarches les moins critiques;
Tâchez par d'indignes détours
D'ôter aux éloges publiques
Ses œuvres les plus canoniques.
Inutile, impuissant courroux!
L'Etat, dont il prend la défense,
Contre la fureur de vos coups;
Les Ouailles, que sa vigilance
Dérobe à vos efforts jaloux;
La Foi, qu'il maintient contre vous;
Voilà l'écueil insurmontable
Où se briseront tous vos traits.
Et toi, Prélat, dont à jamais
Le nom doit être respectable,
Ne cesse, par d'illustres faits,
De mériter toute la haine
De ceux dont l'audace hautaine
Sous le joug d'une juste Loi
Prétend faire plier la Foi.

EPITRE

Qu'un Auteur écrit à un de ſes Amis dans un beſoin d'argent, pour lui en demander.

DE ma triſte déconvenue
Apprends, ami, l'aventure imprévue.
Le diable quittant ſon caveau,
Et voulant ſur notre hémiſphere
Avoir un auſpice nouveau,
Qui fut & moins ſale & moins chaud
Que ſon domicile ordinaire,
Vient, par je ne ſais quel travers,
De prendre ſon gîte en ma bourſe,
C'eſt là que pour toute reſſource
Il s'offre à mes beſoins divers.
Depuis cet accident funeſte,
Pour moi tout change en l'univers;
Chacun me fuit & me déteſte.
Hôte, Boulanger, Rotiſſeur,
Ne peuvent me voir ſans frayeur;
Le marchand ferme ſa boutique,
Le pâle Banquier ſon comptoir,
Et c'eſt un fâcheux pronoſtique
Seulement de m'appercevoir.

Pour

Pour expulser si méchant hôte,
Signe de croix & patenôte,
Et tout ce que la piété
Met d'armes aux mains des Fideles
Pour chasser les esprits rebelles,
J'ai tout essayé, tout tanté;
Mais le frippon n'a fait que rire,
Et je prétends en vain lui dire
Que l'Eglise m'a mis en main
Sur les puissances souterraines
Un despotisme souverain;
Qu'à tort il faisoit le mutin,
Qu'il en augmenteroit ses peines:
Le perfide tient toujours bon,
Se raille de mon catéchisme,
Qu'il traite de pure chanson.
Cher ami, si ton exorcisme
Ne vient bientôt à mon secours,
Tu vois le dernier de mes jours.

Retenoient mon ame enchaînée.
Mais, ô portrait! ô plaisir imposteur!
Dans une muette langueur
Vos yeux venant à s'offrir à ma vue,
Au même instant je vous ai méconnue.

LE CHAPITRE GÉNÉRAL.

Des Cordeliers.

DEja la Renommée avoit passé les mers
Pour aller annoncer à cent peuples divers
Que l'invincible Chef de la Gent Cordiere
Venoit de terminer son illustre carriere.
Déja, pour faire choix d'un digne Successeur,
De chaque Monastere on assemble la fleur,
Et Tolede & choisi pour tenir l'assemblée.
Où doit se réunir l'élite députée.
Le chapitre commence, il se tient à huis clos;
Un Moine, beau parleur, l'ouvre par ce propos.
O vous! dignes soutiens de toute gueuserie,
Vous, qui faites valoir la sainte momerie,
Qui n'avez pour tout bien & pour tout revenu
Que le droit casuel & du c.. & du cul;
Vous, qui de toutes part venez ici vous rendre,
Au saint Généralat vous qui voulez prétendre.
Vous vous flattez en vain que la Brigue en ces lieux

Favorise jamais des vœux ambitieux.
Quiconque ose aspirer à cette grande place ;
Ne doit sur ses talents attendre aucune grace.
Plus humbles, plus savants fussiez vous mille fois,
Plus ardents à gueuser que le grand saint François,
Si vous n'avez des v... d'une énorme mesure,
Vous devez de ce rang vous-mêmes vous exclure :
Le mieux muni de nous doit être Général ;
C'est là pour notre choix le point fondamental.
A notre Ordre aujourd'hui donnons un nouveau lustre,
Choisissons parmi nous le v.. le plus illustre.
Peres préparez-vous, voici l'instant fatal,
Qu'il faut mettre au grand jour le Sceptre monacal ;
De vos roides engins montrez la révérence,
Et voyons qui de nous aura la préférence.
Alors montrant le sien : voici, dit-il, mes droits,
Et le signe assuré de mes fameux exploits,
Quoiqu'on en ait tranché par un malheur funeste,
Pour être Général voyez ce qui me reste :
Révérends, c'est, je pense, un assez bel hochet.

A son aspect, on croit voir un v.. de mulet.
Saisi d'un saint transport, un vieillard en lunette
S'approche, pour le voir fait une humble courbette:
De près il l'examine, & dit: Par saint François,
Voilà, je crois, de l'ordre un des plus beaux anchois.
Mais d'un air dédaigneux faisissant la parole,
Rere Tapeux soutient que c'est une hyperbole,
Prétendant qu'il n'a pas suffisante grosseur,
Défie, à son égard, le plus rude censeur;
Et levant la main sa longue robe brune,
De l'autre il sort un v.. propre à faire fortune.
A peine le peut-on empoigner d'une main,
Long à proportion, quarré, sec & mutin.
Voilà, dit-il, un... rougissant de colere,
Et non pas ce que vient de nous montrer le Pere
Avec cet outil-là, je peux sans me gêner,
Fourbir mes douze coups, dont six sans déc.. ner
Le Chapitre sourit, & prend cette bravade
Pour un discours en l'air, pour une gasconade;
Mais le Moine, piqué de cet affront nouveau,
Frappe de son œil vingt fois sur le bureau;

Cet effort vigoureux fait trembler le Chapitre.
L'on admire, l'on rend justice à votre titre,
Vous méritez beaucoup, lui dit le Président,
Pere Tapeux, calmez ce noble emportement:
C'est assez, Révérend, contenez ce tonnere,
Vous avez effrayez tout notre monastere;
Votre engein à son tour doit être mésuré,
Et s'il est le plus long, il sera préféré.
Pere Examinateur, commencez votre ronde
Que chacun fasse voir sur quel titre il se fonde;
Qu'on enrégistre tout, la taille & la grosseur,
Qu'on fasse mention exacte de longueur,
Et du tour du Breteur; sur-tout qu'on examine
Les c...les & les v... jusques leurs racine;
Enfin ce que chacun montrera de vigueur,
Soit dans votre examen produit en sa faveur.
L'examen achevé, il faut que l'on opine
Mais pour l'élection nul ne se détermine.
Le Pere Brise-motte & Pere l'enfonceur
Ont leurs engeins égaux en longueur, en grosseur
Egalement bandant, ils ont des reins de diable;
Les c... lons sont égaux, enfin tout est semblable;
Mais comment faire un choix, où tout paroît égal?

Il faut pourtant que l'un des deux ſoit Géné-
ral.
Pour nous tirer, dit l'un de cette incertitude,
Mettons-les tous les deux à quelqu'épreuve
rude:
Pour choiſir ſans ſcrupule & ſans prévention,
Faiſons venir ici jeune fille & garçon;
Sur l'un & l'autre ſexe exerçons leur cou-
rage,
Nous verrons qui des deux prend mieux un
pucelage,
Lequel en f....rie eſt meilleur ouvrier,
En un mot, qui des deux eſt meilleur Cor-
delier.
Bientôt après ces mots on préſente à la Sale
Un jeune Ganymede, une jeune Veſtale,
Environ de quinze ans, plus belle que le
jour,
Tein de roſe & de lis, ouvrage de l'amour.
Chaque pere, en voyant cette jeune fillette,
Sent ſon bidet tout prêt a rompre ſa gour-
mette.
Le Préſident fait ſigne au Pere l'Enfonceur
De commencer l'épreuve, & grimper ſur la
Sœur.
Si-tôt dit, ſi-tôt fait: deſſus une couchette
Miſe en ces lieux exprès mon Frocard vous
la jette,

Il la trouſſe, & ſe met en devoir d'obtenir
Des plaiſirs que l'amour ne ſauroit définir.
Le Pere avec tranſport acheve ſa victoire,
Et tirant du c...n ſon v.. couvert de gloire,
Si-tôt il le renfonce, & pour dignes exploits,
De l'aveu du Tendron, il déchargea ſix fois,
Six fois ſans déc...er; & puis levant ſa çotte
Il fait voir au grand jour la plus charmante
motte,
La cuiſſe la plus blanche, & le plus beau
c...n
Qui ſe trouva jamais ſous jupe de Nonnain.
Le v.. du Moine alors montrant ſa rouge
tête,
S'échappa furieux de la ſainte braguette,
Ecumant de luxure, il remonte à l'inſtant.
Jean-chouard cette fois entre plus aiſément.
Ce jeune petit c.., quoique c.. de poupée,
Au moine vigoureux laiſſe une libre entrée,
Dans ce ſecond aſſaut, ſans plainte & ſans
douleur,
De l'enfroqué Jean-f... elle remplit l'ardeur,
Tant & ſi bien, qu'enfin ne pouvant paſſer
outre,
Il lui laiſſe le c.. tout barbouillé de f..tre.
Le pere l'Enfonceur, illuſtre Candidat,
Ainſi fut éprouvé pour le Généralat,
Le Pere Briſe-motte à ſon tour ſur la ſcene

Entre, & dit, qu'il f..tra dix coups tout d'une halaine.
Il essuye le c.. de cette jeune Sœur,
Et dans trois coups de cul lui cause une douleur,
Qui fait jetter des pleurs à la jeune innocente
Le moine sans pitié dans son ardeur brûlante.
La serre entre ses bras, saisi d'un doux transport,
Sentant son v.. pressé comme par un ressort,
Change en tendres soupirs les pleurs de sa conquête,
Et régale ce c.. d'une si belle fête,
Que le cul de la Nonne en sauta de fureur.
Le paillard darde au fond la bénigne liqueur,
Et suivant sans repos l'amoureux exercice,
Douze coups, tous portants; son v..lui fut propice.
La douzaine finie, on crut qu'à cette fois
Le moine borneroit le cours de ses exploits:
On alloit opiner, quand ce nouvel Hercule,
Retournant le Tendron, du premier coup l'enc....
Sodomise deux coups, & deux fois déchargeant,
Il retire du cul deux fois son v.. bandant.
Jusques-là brise-motte avoit eu l'avantage,
Et le Chapitre alloit lui donner son suffrage,

Le mien n'eſt pas pour lui, repond Frere Frappart,
Au choix en queſtion je prétends avoir part,
Et ſur lui remporter une pleine victoire:
Mon v..n'eſt pas ſi long, Peres, je veux le croire,
Mais pour f..tre je veux lui donner le pion;
Je vais vous le montrer ſur ce jeune garçon.
Il dit, & ſur le champ déculotant de Frere,
Aux yeux des Papelards paroît le beau derriere.
Il pouſſe vivement ſon v.. ſans le mouiller,
Sans effort & ſans peine enc... l'Ecolier.
Chacun frappe des mains à ce charmant ſpectacle;
Et l'on tient que le coup approche du miracle;
Quand le b..gre, charmé de l'applaudiſſement,
Leur dit, ſans déc...r je f..trois tout un an!
Le ſaint homme, en effet, de toute la journée
Ne ceſſa de tenir la mazette enc.....
Le Préſident ſe leve, & recueille les voix;
Tout eſt en ſa faveur, le Chapitre en fait choix:
Quand un Moine étourdi ſe ſaiſi de la porte,
Et dit qu'il ne veut pas qu'aucun Cordelier ſorte,

Sans avoir déclaré qu'il faut, pour être élu,
F.. tre quarante coups, soit en c.., soit en cu,
Appellant de leur choix au plus prochain Concile,
Prétendant d'y montrer qu'il n'est pas moins habile,
Qu'il offre de montrer sa proposition
Mise dans le moment en exécution.
Il sort, ferme après lui, le Chapitre en murmure,
Je veux vous f.. tre tous, dit-il, par la serrure:
Pied ferme & v.. en main; il les prend au guicher.
Les moines se voyant surpris au trébuchet,
Déliberent enfin, & la sainte assemblée,
Qui se voit au passage à coup sûr enfilée,
Veut-bien qu'à ce Mutin on présente le cu:
Tout autant il en sort, tout autant de f.. tu.
Pas un n'en est exempt, pas même la vieillesse;
Le b.. gre enc.... tout d'une même vîtesse:
Chaque Moine convient qu'il n'a rien vu d'égal,
Et qu'on ne peut choisir un plus grand Général.

LE DÉSAGRÉMENT
De la Jouiſſance.

ENfin après ſix mois de peine & de ſoupirs,
Climene s'eſt rendue à mes preſſants deſirs ;
D'un moment tendre & doux j'ai ſaiſi l'avantage.
Mais hélas! qui l'eut cru? cette prude ſauvage,
Qui tant & tant de fois a refuſé mes vœux,
A plus f.. tu de coups que je n'ai de cheveux.
Son c.. & ſon cul ſont une même fente,
Mon v..en fut frappé d'horreur & d'épouvante ;
Et parcourant au loin cet abyme profond,
En même-temps f..tit & le cul & le c...
O vous qui recherchez l'honneur d'un pucelage,
Amants, ne jugez pas du c.. par le viſage.
Les dévotes Beautés qui vont baiſſant les yeux,
Sont celles plus ſouvent qui chevauchent le mieux :
Telle, d'un air bigot, vous affronte & vous dupe
Qui pour un malheureux vingt fois leve ſa jupe,
Et feignant de prier, en fermant ſon volet,
Pour un Godemichi quitte ſon Chapelet.

LE POINT D'AIGUILLE.

Contes.

CErtain Tendron qu'Iſabeau l'on nommoit,
Après quinze ans ayant ſon pucelage,
Cas ſingulier, dans un bal ſe trouvoit :
Chacun illec de danſer faiſoit rage,
Fors Iſabeau ; la pauvre fille étoit
Seule en un coin faiſant triſte figure,
Les yeux baiſſés, & tenant ſa ceinture
De ſes deux mains que point ne remuoit ;
Si qu'euſſiez dit que c'étoit un Idole.
Un ſien ami, que j'appelle Damon,
Vient l'acoſter, lui fait cette leçon :
Tandis qu'ici l'on rit l'on cabriole,
Etre ainſi triſte à vous n'eſt pas fort beau,
Chacun s'en moque ; allons, belle Iſabeau,
Venez danſer, ſouffrez que je vous mene,
Là votre main... Non, ce n'eſt pas la peine,
Dit Iſabeau, Monſieur, laiſſez ma main,
Bien grand merci ; pourtant ne croyez mie
Que tel refus provienne de dédain ;
Car de danſer j'aurois bien grande envie :
Mais on m'a dit que quand je danſerois,
Mon pucelage auſſi-tôt je perdrois,

Qu'il tomberoit devant les gens; eh Dame!
Maman après me chanteroit ſa gamme,
Bien la connois, elle m'affolleroit.
Ah! dit Damon, qui ſous cape rioit,
Je vois que c'eſt; or qu'à ce point ne tienne
Que ne preniez votre part du plaiſir;
Dans ce moment tout à votre loiſir
Pourrez danſer, ſans crainte qu'il advienne
Ce que ſi fort me ſemblez redouter:
Il faut ſans plus à votre pucelage
Trois points d'aiguille, & vrais ſans différer,
Si le voulez, vaquer à cet ouvrage;
Je ne ferois, pour toute autre que vous,
Beſogne telle, or ça dépêchons-nous,
Puis danſerons après tout à notre aiſe.
Auſſi-tôt dit, notre belle niaiſe
Suit le Galant, & tout alla ſi bien,
Que de leur fuite on ne ſoupçonna rien.
Voilà Damon qui prend en main, l'aiguille,
Vous fait un point, puis un autre; la fille
De prendre goût, & de dire: Ah! vraiment,
Je couds fort mal, à ce que dit Maman,
Elle me gronde: oh bien! qu'elle m'achete
Pareille aiguile, elle verra beau jeu:
Les vend-ton cher? couſez encor un peu.
On coud un point, puis Damon fait retraite:
Belle, dit-il, c'eſt bien aſſez couſu.

Pour cette fois, & votre pucelage
N'a déformais à craindre aucun dommage,
Venez danſer. La fripponne eut voulu
Ne point ſi-tôt abandonner l'ouvrage;
Elle alleguoit bien des *ſi*, bien des *mais* :
Rien que trois points, il ne tiendra jamais,
Oncques ne fut robe trop bien couſue,
Mais le galant s'éloignant à ſa vue,
Elle rentra dans le Bal à l'inſtant.
Quelqu'un la prend pour danſer, elle danſe;
On admira ſa noble contenance,
Son air, ſes traits; ſon tein vif & brillant;
Le tout étoit l'ouvrage d'un moment.
Un ſeul moment d'Iſabeau l'imbécille,
Avoit ſu faire Iſabeau la gentille :
Comment cela? demandez-le aux Docteurs:
Docteurs en Loix, ou bien en Médecine?
Nennî da, non, au diable leur doctrine;
Ce ſont Pédants que Dieu fit : c'eſt ailleurs
Que trouverez ſolution certaine,
De cettui cas, chez Jean le Florentin,
Chez mon Patron, le gentil La-Fontaine,
Gens qui d'amour tiennent tout leur latin.
Or, reprenons notre conte. La Belle
Ayant danſé pendant aſſez long-temps,
Vint à Damon: Je crains fort, lui dit-elle,
Qu'après maints ſauts & maints trémouſſe-
ments,

Ce qu'avez fait ne soit peine perdue :
Partant allons coudre tout de nouveau
Mon pucelage ; il ne seroit pas beau
Que tout-à-coup il tombât à la vue
De tout le monde, & pouvant l'empêcher,
Vous en auriez autant que moi de blâme ;
Venez donc, soit. Damon répond : oh Dame !
Plus n'ai de fil ; d'un autre couturier
Pourvoyez-vous. C'est méchanceté pure,
Dit Isabeau, de fil vous n'avez plus !
Eh ! dites-moi, que sont donc devenus
Deux pelotons qu'aviez à la ceinture ?

QUATRAIN

Du Comte de Guiche à Mr. d'Olonne.

Comte jaloux de la Comtesse,
Crois-moi, ne me reproche rien,
Mon sort est moins doux que le tien ;
Je ne f..s que ta femme, & tu f..s ma maîtresse.

ACTEURS ET ACTRICES de la Piece.

ARGENIE, *la Comteſſe d'Olonne.*

BIGDORE, *le Comte de Guiche.*

GELONIDE, *la Comteſſe de Fieſque.*

L'ABBÉ, *l'Abbé de Roye.*

MARCELIN, *Marſillac.*

LIZE, *Femme-de-Chambre de la Comteſſe d'Olonne.*

CASTELLOR, *le Duc de Caſtres.*

MANICAMP, *le Giton du Comte de Guiche.*

GANDALIN, *le Duc de Candale, & autres.*

LA COMTESSE D'OLONNE,

COMEDIE.

Le Théatre représente, à l'ouverture de la Piece, la Comtesse d'Olonne couchée sur un lit de repos, sa Femme-de-Chambre assise dans un fauteuil à côté de son oreiller. La Comtesse s'éveille en sursaut, épouvantée d'un rêve qu'elle vient de faire, & dit sous le nom d'Argenie.

SCENE PREMIERE.

ARGENIE, LIZE.

ARGENIE, *croyant voir l'ombre du Duc de Candale son premier Amant:*

FAntome impérieux, qui viens mal à propos
Condamner mes plaisirs & troubler mon repos,
Vas, reporte aux enfers ta noire jalousie,
Et ne te mêle plus de censurer ma vie.
Chargé de tant d'horreurs, de quoi s'avises-tu
De revenir ici me prôner la vertu?
Ne te souvient-il plus que je suis une femme,

De qui le c.. brûlant ſent la plus vive flamme,
Et que de ton vivant, loin de me ſoulager,
Cruel, tu débandois à me faire enrager?
Non, je ne te crains plus, tes menaces ſont vaines,
Par ton heureux trépas la mort brîſa mes chaînes:
Depuis ce doux moment, prodiguant mes faveurs,
J'ai dans mes intérêts réuni tous les cœurs;
Il faut f..tre ou mourir.

LIZE.

Il faut mourir ou foutre!
Eſt-ce donc la colere, ou l'amour qui vous outre?
Madame, qu'avez-vous?

ARGENIE.

Ah! Lize, quel réveil!
Et que n'ai-je point vu dans mon triſte ſommeil!
Au ſortir du repas me trouvant aſſoupie,
Sur ce lit de repos je me ſuis endormie;
Lorſque me rempliſſant & d'horreur & d'effroi,
Le jaloux Gandalin a paru devant moi.
Infame, m'a-t-il dit, d'une voix effroyable,
Je viens te reprocher ta vie abominable,
Ingrate, as-tu ſi-tôt perdu le ſouvenir
De l'eſtime où mon feu pouvoit te maintenir.

Dans le nombre des morts je n'étois pas encore,
Quand tu m'associas Marcelin & Bigdore,
Chrisante, Castellor, l'Aventurier, l'Abbé;
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.
Que tu m'as fait souffrir! Mais mon plus grand supplice
Fut de voir quels amants étoient à ton service;
Que sans discrétion & sans cacher ton feu,
Tu fis de plus en plus à tous venants beau jeu.
Vas, ton abaissement fait honte à ma mémoire;
Ma passion à part, il y va de ma gloire.
Les Dieux, pour t'accabler des malheurs infinis,
Vont t'élargir le c.. & raccourcir les v...;
Les plus jeunes f..teurs auront mille foiblesses,
Toujours à contre-temps tu leveras les fesses,
Et tes Amants, contraints par une dure loi,
Au milieu du coït s'endormiront sur toi.
Pour un gueux impuissant l'amour te rendra folle,
Tes moindres maux seront chaude-pisse ou v...le;
Enfin, Bougresse, enfin, pour avoir trop f..tu,

Un chancre confondra ton c.. avec ton cu.
L'ombre à peine eut fini ces mots épouvantables,
Qu'il disparut.

LIZE.

O Ciel ! quels malheurs effroyables
Menacent vos beaux jours ! & quel affreux tableau !
N'appréhendez-vous pas de tomber en lambeaux ?

ARGENIE.

On ne peut de frayeur être plus agité.

LIZE.

Vous êtes dans l'amour aussi trop emportée :
Madame, Gaudalin peut bien vous gourmander ;
Pour vous f.. tre il ne faut que vous le demander.

ARGENIE.

Que veux-tu, ma Lizon, je n'ai que cette envie,
Et c'est le plus grand bien qu'on goûte dans la vie.

LIZE.

Je lis dans votre cœur, je connois votre goût,
Il n'est aucun plaisir pour vous, si l'on ne f..
Abandonnez-vous donc à votre humeur lubrique,
Et mêlant l'Etranger avec le Domestique,

Le Prince, le Bourgeois, & les premiers venus,
F..tez, f..tez, Madame, à c...lons rabattus.

SCENE II.

La Comteſſe d'Olonne devient amoureuſe du Comte de Guiche, & conſulte la Comteſſe de Fieſque.

ARGENIE, GELONIDE.

ARGENIE.

Vous ne croiriez jamais, aimable Gélonide,
Que pour prendre un Amant je fuſſe encor timide;
Cependant je balance à recevoir le cœur
D'un garçon de vingt ans, d'un aimable vainqueur,
Qui me dit chaque jour qu'il m'aime & qu'il m'adore:
Vous le connoiſſez bien, c'eſt le charmant Bigdore,
Qui véritablement, en reſſentant vos coups,
N'a pas eu de ſujet de ſe plaindre de vous.
Le croyez-vous mon fait? eſt-il homme ſolide?

Vous m'entendez fort bien, ma chere Gélonide.

GELONIDE.

Madame, à tout ceci, d'honneur, je n'entends rien.

ARGENIE

Je parlerai plus clair : ce garçon f..-t-il bien ?

GELONIDE.

Que dites-vous Madame ? ah l'horrible langage!

ARGENIE.

Ne le parlez-vous plus depuis votre veuvage?

GELONIDE.

Moi, je dis tout au plus des mots à double sens.

ARGENIE

Comment nommez-vous donc un v.. en mot décents?

GELONIDE.

Si je nommois cela, je dirois une pine.

ARGENIE.

Ayant le v... au c.., vous m'avez bien la mine
de l'y laisser plutôt jusqu'à demain matin,
Que d'oser, pour l'ôter, le toucher de la main.
Mais quittons ce propos, chacun f...à sa guise,
Banissons les façons, parlons avec franchise;
Que me conseillez-vous sur ce nouveau f.....r?

GELONIDE.

On ne prend là-dessus avis que de son cœur:
Pour moi j'ai cru le mien, croyez-en donc le votre,

Il nous conseillera beaucoup mieux que tout autre.

ARGENIE.

Le mien sur ce f.....r ne me dit rien de bon,
Et mille gens m'ont dit qu'il n'aimoit pas le c..;
Au contraire, on ma dit qu'il est de la manchette,
Et que faisant semblant de le mettre en levrette,
Le drôle en vous parlant toujours de grand chemin,
Comme s'il se trompoit, enfiloit le voisin,
Par inclination; c'est un branleur de pique.

GELONIDE.

Et qui cherche le c..par pure politique.

ARGENIE.

Que dites-vous, Madame, & comment parlez-vous?

GELONIDE.

On apprend à hurler aux bois avec les loups.

ARGENIE.

Je suis de votre avis Madame, je l'approuve;
Mais je suis la Brebis pour f....e, & vous la Louve.

SCENE III.

La Comteſſe d'Olonne, amoureuſe du Comte de Guiche, l'appelle.

Parodie du Cid.

ARGENIE, BIGDORE,

ARGENIE.

A Moi, Comte, deux mots.

BIGDORE.

Parle.

ARGENIE.

Ote-moi d'un doute; Connois-tu bien le c..?

BIGDORE.

Oui.

ARGENIE.

Parlons bas, écoute. Sais-tu bien qu'il vaut mieux mille fois que le cu, Qu'en tous lieux on t'appelle un B..gre, le ſais-tu?

BIGDORE.

Tels diſcours ſont tenus par Dames mépriſées.

ARGENIE.

Non, non, nous ſavons bien tes hiſtoires paſſées.

BIGDORE

A quatre pas d'ici je t'en éclaircirai.

ARGENIE.

Jeune préſomptueux.

BIGDORE.

Je ſuis jeune, il eſt vrai,
A peine ai-je vingt ans; mais aux c.... les bien nées,
La valeur n'attend pas le nombre des années.

ARGENIE.

De t'attaquer à moi qui t'a rendu ſi vain,
Toi qu'on ne vit jamais le v.. roide à la main?

BIGDORE.

Je n'ai jusqu'à préſent, jamais trompé de belles,
Et ton c.., ſi tu veux, en ſaura des nouvelles.

ARGENIE.

Sais-tu bien qui je ſuis?

BIGDORE.

Oui : tout autre que moi,
Au ſeul bruit de ton nom pourroit trembler d'effroi.
Mille & mille f.....rs crévés à ton ſervice,
Semblent me préſager un ſemblable ſupplice.
J'attaque en téméraire un c.. toujours vainqueur.
Mais j'aurai trop de force, ayant aſſez de cœur:
A qui f... Argenie il n'eſt rien d'impoſſible,
Ton c.. eſt invaincu, mais non pas invincible.

ARGENIE.

La grandeur qui paroît aux diſcours que tu tiens,

Par tes yeux chaque jour se décrouvoit aux miens ;
Et croyant voir en toi l'honneur de la jeunesse,
Mon cœur te destinoit en secret sa tendresse.
Il est vrai que le bruit de ton peu de vigueur
Avoit, non sans raison, ralenti mon ardeur ;
Mais puisqu'il est certain, & qu'enfin tu m'assures
Que tout ce qu'on a dit est autant d'imposture,
Je viens t'offrir mon c.., m'abandonner à toi,
Et me faire un plaisir de recevoir ta foi.

SCENE IV.

Le Comte de Guiche en veut jouir, il se trouve impuissant, & veut s'excuser, en disant :

BIGDORE.

MAdame, pardonnez à ce triste accident,
Il vient de trop d'amour.

ARGENIE.

Ah ! ne m'aimez pas tant.
Si votre trop d'amour cause votre impuissance,
Honorez-moi, Seigneur, de votre indifférence ;
Mais puisque le destin vous a fait pour les culs,
Pourquoi diable songer à faire des cocus ?
Apprenez, apprenez enfin à vous connoître ;
Sortez, ou je vous fais jetter par la fenêtre.

SCENE V.

Le Comte de Guiche, après avoir raconté ſon aventure à Manicamp, ſon Giton, il lui dit.

BIGDORE.

Ainſi du plus juſte dépit,
Je voulois me couper le v..:
Ma réſolution fut vaine:
Le cruel auteur de ma peine,
Que la peur avoit tout glacé,
Tout malotru, tout repliſſé,
Etoit allé chercher ſon centre,
Et s'étoit ſauvé dans mon ventre.
Ne pouvant donc rien faire à ce b..gre de v..,
Voilà ce qu'à peu près ma colere lui dit:
Toi, qui fais le vaillant quand tu ne vois perſonne,
Et ſur la foi duquel eſt fou qui s'abandonne,
Infame traître, à qui je peux donner le nom
D'une partie honteuſe, avec juſte raiſon,
Toi, qui ne pris jamais les gens que par derriere,
Et par qui je reſſemble au Maréchal mon pere,
Dis-moi pourquoi la peur t'a ſi fort racourci?
Que t'ai-je fais, ingrat, pour me traiter ainſi?
Mais le lâche, l'œil morne & la tête baiſſée,

Sembloit se conformer à ma triste pensée :
C'étoit du temps perdu que lui rien reprocher ;
Il étoit à ma voix aussi sourd qu'un rocher.

SCENE VI.

Le Comte de Guiche retourne à la Comtesse d'Olonne, & s'en acquitte à son honneur ; elle lui dit :

ARGENIE.

JE reconnois, Seigneur, que j'étois dans l'abus.
Or qu'aimez-vous le mieux, ou des c... ou des culs :
A présent vous avez de tous deux connoissance.

BIGDORE.

Je fais des c... aux culs beaucoup de différence,
Et si, jusqu'à présent, j'ai mieux aimé les culs,
Reine, c'est que les c... ne m'étoient pas connus.
Si faut-il convenir qu'on n'en peut voir un autre
Plus haut, ni plus brûlant, plus charmant que le vôtre ;
N'est-il pas vrai mon cœur ?

ARGENIE.

Je crois, sans vanité,
Qu'il n'en est pas beaucoup de cette qualité ;

Les enfants n'en ont pas fort ouvert le paſſage,
Et tout le monde y trouve un air de pucelage.

ODE A PRIAPE.

Par Mr. Piron.

FOutre des neuf Garces du Pinde;
Foutre de l'amant de Daphné,
Dont le flaſque v... ne ſe guinde
Qu'à force d'être patiné,
C'eſt toi que j'invoque à mon aide,
Toi, qui dans les c... d'un v... roide
Lance le f... tre à gros bouillons;
Priape, ſoutiens mon haleine,
Et pour un moment dans ma veine
Porte le feu de tes c.... lons.

Que tout bande, que tout s'embraſe,
Accourez, Putain & Ribauds.
Que vois-je! où ſuis-je! ô douce extaſe!
Les cieux n'ont point d'objets ſi beaux,
Des c.... les en blocs arrondies,
Des cuiſſes fermes & bondies,
Des bataillons de v... bandés,
Des culs ronds ſans poil & ſans crottes,
Des c..., des tettons & des mottes,

D'un torrent de f.. tre ; inondés.

Restez, adorables images,
Restez à jamais sous mes yeux ;
Soyez l'objet de mes hommages,
Mes Législateurs & mes Dieux.
Qu'à Priape on éleve un Temple,
Où jour & nuit l'on vous contemple,
Au gré des vigoureux f..teurs :
Le f..tre y servira d'offrande,
Les poils des couilles de guirlande,
Les v... de Sacrificateurs.

Aigle, Baleine, Dromadaire,
Insecte, Animal, Homme, tout
Dans les Cieux, sous l'eau, sur la terre,
Tout nous annonce que l'on f....
Le foutre tombe comme grêle,
Raisonnable ou non, tout s'en mêle,
Le c.. met tous les v... en rut ;
Le c. .. du bonheur est la voye,
Dans le c .. gît toute la joye,
Mais hors le c .. point de salut.

Que l'or, que l'honneur vous chatouille,
Sots avares, vains conquérants ;
Vivent les plaisirs de la c.... le,
Et f.. tre des biens & des rangs,

Achille,

Achille aux rives du Scamandre
Ravage tout, met tout en cendre;
Ce n'eſt que feu, que ſang, qu'horreur.
Un c.. paroît; paſſe-t-il outre?
Non, je vois bander mon j... f..tre,
Ce Héros n'eſt plus qu'un f.. teur.

Quoique plus gueux qu'un rat d'Egliſe,
Pourvu que mes c....lons ſoient chauds,
Et que le poil de mon cul friſe,
Je me f... du reſte en repos.
Grands de la terre on ſe trompe,
Si l'on croit que de votre pompe
Jamais je puiſſe être jaloux:
Faites grand bruit, vivez au large,
Quand j'en..ne & que je décharge,
Ai-je moins de plaiſir que vous?

De f..teurs la fable fourmille.
Le Soleil f... Leucothoé,
Cynire f... ſa propre fille,
Un Taureau f... Paſiphaé;
Pygmalion f... ſa Statue;
Le brave Ixion f... la Nue;
On ne voit que f..tr[illegible]ouler.
Le beau Narciſſe pâle & blême,
Brûlant de ſe f..tre lui-même,
Meurt en tâchant de s'enc....r.

Socrate, direz-vous, ce Sage

Dont on vante l'eſprit divin,
Socrate a vomi peſte & rage
Contre le ſexe féminin.
Mais pour cela le bon Apôtre,
N'en a pas moins f.. tu qu'un autre;
Interprétons mieux ſes leçons :
Contre le ſexe il perſuade;
Mais ſans le cul d'Alcibiade,
Il n'eut pas tant médit des c....
Mais voyons ce brave Cynique,
Qu'un B.. gre a mis au rang des chiens,
Se b... ler gravement la pique,
A la barbe des Athéniens,
Rien ne l'émeut, rien ne l'étonne,
L'éclair brille, Jupiter tonne,
Son v.. n'en eſt point démonté;
Contre le Ciel ſa tête altiere,
Au bout d'une courte carriere,
Décharge avec tranquillité.

Cependant Jupin dans d'Oympe,
Perce des culs, bourre des c....
Neptune au fond des eaux y grimpe,
Nymphes, Sirenes & Tritons,
L'arpent f.. teur de Proſerpine
Semble dans ſa c.... le divine
Avoir tout le feu des Enfers
Amis, jouons les mêmes farces,

F.. tons tant que le c.. des G.. ces
Nous f.. te enfin l'ame à l'envers.

Tyſiphone, Alecto, Megere,
Si l'on f.. tout encore chez vous,
Vous, Parques, Caron & Cerbere,
De mon v.. vous tâteriez tous.
Mais puiſque par un ſort barbare
On ne bande plus au Tenare,
Je veux y deſcendre en f.. tant:
Là mon plus grand tourment ſans doute,
Sera de voir que Pluton f.. te,
Et de n'en pouvoir faire autant.

Redouble donc tes infortunes,
Sort, f.. tu ſort, plein de rigueur;
Ce n'eſt qu'à des ames communes,
A qui tu peux f.. tre malheur;
Mais la mienne que rien n'allarme,
Plus ferme que le v.. d'un Carme,
Rit des maux préſents & paſſés.
Qu'on me mépriſe & me déteſte:
Que m'importe, mon v.. me reſte;
Je bande, je f..., c'eſt aſſez.

CHANSON

Sur l'Air: *Quel caprice, quelle injustice, &c.*

QU'on me baise,
Plus chaud que braise
Mon c.., Nicaise,
Se présente à toi:
Qu'on me baise,
Point de f.... se,
Viens, bande à l'aise,
Vîte, mets-le-moi,
Avance donc, f.. tu câlin,
Quoi! tu n'es pas encore en train?
Et dans ma main,
Qu'à te b... ler je lasse en vain,
Ton v.., plus froid que glacé,
Reste mollasse,
Il f.... masse;
Quel b.. gre d'engin!
Mais il dresse
Par mon adresse,
Le charme cesse,
Qu'il est gros & long!
Que sa flamme
Brûle mon ame!
Ah! je me pâme;
Que le f.. tre est bon!

ÉTIMOLOGIE
DE L'AZE-TE-FOUTE.
CONTE.

UN jour de Foire dans Châlons,
Colas s'en alloit à la Ville,
Monté sur le Roi des ânons,
Animal soumis & docile
Contre l'usage des grisons.
N'étant qu'au milieu de sa route,
Il fit rencontre de Catin
Lasse, suant à grosses gouttes,
Et faisant à pied le chemin.
La Belle voyant son voisin,
Qui s'en alloit le vent en poupe,
Le conjura, par saint Martin,
De la laisser monter en croupe.
Un cœur aussi dur qu'un rocher
Se fut attendri pour la Belle;
Elle étoit fraîche, encor pucelle,
Et sa main pouvoit s'accrocher
Par fois au pommeau de la selle.
Mais ces menus dons des Amants,
Que nous autres, honnêtes gens,
Avons baptisé *Petite Oye*,

Sont nommés par certains manants
Viande creuſe & fauſſe monnoye.
De ces manans étoit Colas ;
Auſſi n'en faiſoit grand cas.
Depuis long-temps de la Donzelle
Il avoit pris Ville & Fauxbourgs ;
Mais elle défendoit toujours
Avec vigueur la Citadelle.
Le Gars en plus de vingt aſſauts
Fut repouſſé ſur la verdure,
Non ſans force coups de fuſeaux,
Sans mainte & mainte égratignure ;
Colas en avoit le cœur gros.
Auſſi tout ſec piquant ſa bête :
Néant, dit-il, à la requête.
Catin le flatte tendrement,
Le manant touſſe fiérement ;
Si l'une preſſe, l'autre chante,
Que faire en telle extrêmité ?
Catin n'avoit point d'Atalante
Les pieds, ni la légéreté ;
Puis c'étoit au cœur de l'Eté,
Peut-être dans la canicule,
Colas gardoit ſon quant-à-ſoi :
Néceſſité n'a point de loi.
Enfin, la Belle capitule :
Arrêté fut qu'à chaque pet
Que feroit Meſſire, Baudet

Maître Colas & la Bergere
Feroient un tour sur la fougere ;
Le tout pour le soulagement
Et le repos de la monture ;
Que toutefois griffe, ni dent,
Façon aucune, aucun murmure
Ne seroient admis nullement ;
Sinon à pied & promptement.
Le traité fait, la Belle monte ;
Le drôle aussi-tôt du talon
Frappe le flanc de son grison ;
Maître Baudet pete & sans honte,
Il savoit par cœur sa leçon.
A cette espece d'exercice
Jadis l'avoit dressé Colas,
Pour certaine Dame Thomas.
Martin ayant fait son office,
Colas descend, point de quartier ;
Elle eut beau cent fois le prier,
Il l'emporte, il sue, il travaille,
Et d'une sanglante bataille
Revint tout couvert de laurier.
Tous deux remontent : la Fillette
Rajuste mouchoir & cornette.
Bientôt après le Villageois
Tournant vers elle le minois,
Fut surpris de la voir plus belle ;
C'étoit l'effet d'un incarnat

Qu'elle avoit acquis au combat.
Tout auſſi-tôt ardeur nouvelle,
Coups dans les flancs & nouveau ſon;
Pour deſcendre moins de façon.
A la troiſieme pétarade
Catin vous fait une gambade,
Tire Colas par ſes habits,
Lui montrant un prochain taillis;
Ce bois lui donna l'eſtrapade,
Il en revint pâle & défait,
Et jurant contre le baudet.
Il n'étoit au but : la Fillette
Avoit découvert ſon ſecret;
Elle talonne, l'ânon pete:
Lors, dit Catin, n'entends-tu pas?
Quoi, répond l'autre? l'Aze.., écoute:
Si l'Aze pete, dit Colas,
Palſangué que l'Aze-te-foute.

LA PUCE.

CONTE

LE hazard ſeul, ſans l'aide du génie,
Eſt quelquefois pere d'inventions;
Tel eſt vanté pour ſes productions,
Qui n'y penſa peut-être de ſa vie.
C'eſt ce qu'on voit tous les jours en chymie.

Nature tient tous ses trésors ouverts
Aux ignorants aussi bien qu'aux experts,
Le tout dépend d'en faire la rencontre;
Sans la chercher souvent elle se montre.
Nous le voyons par l'exemple d'Agnès,
Qui n'étoit fille à découverte aucune;
Mais qui pourtant un matin en fit une
Que cent Nonnains vanteront à jamais.
Voici le fait. Suivante d'une Dame
Etoit Agnès; farouche elle avoit l'ame,
Non par vertu, mais par tempérament,
Ainsi qu'on voit qu'il arrive à la femme,
Lorsque le Ciel la traite durement.
La jeune Agnès passoit pour fille sage;
Elle étoit belle, & n'avoit que quinze ans.
Auprès d'Agnès Laquais du voisinage
Ne rencontroient que griffes, & que dents.
Jeunes Marquis visitoient la Maîtresse
Pour voir Agnès; mais sans distinction,
Agnès pour tous implacable, tigresse,
Egard n'avoit à la condition.
Amour, pour faire à son cœur quelques brèches,
Avoit contre elle épuisé maintes flèches.
Sans nul effet, elle portoit un cœur
Bien cuirassé; si que dans sa fureur
Amour jura de venger cet outrage:
Mais ce courroux tomba sur son auteur,

Agnès tourna tout à ſon avantage:
Dans la ſaiſon de l'aimable printemps,
Un jour, dit-on, de Dimanche où de Fête,
Du tendre émail dont Flore orne les champs
La jeune Agnès avoit paré ſa tête.
Entre deux monts, formant un ſein de lis,
Etoit placée une roſe naiſſante,
Qui relevoit leur blancheur raviſſante,
Et recevoit un nouveau coloris.
Dans un corſet ſa taille priſonniere,
Pouvoit tenir ſans peine, entre dix doigts.
Sous un jupon d'une étoffe légere
Un bas de lin paroiſſoit quelquefois,
Tiré ſi bien, & ſi blanc à la vue,
Qu'on auroit cru voir une jambe nue;
Bref dans l'enclos d'un ſoulier fait au tour,
Son petit pied inſpiroit de l'amour,
L'enfant aîlé, plus eſpiegle qu'un Page,
Comme j'ai dit, lui gardoit une dent.
Voici le temps, dit-il, ça, faiſons rage;
Et dérangeons tout ce vain étalage
Chez cet objet qui m'eſt indifférent.
Auſſi-tôt dit, il change de nature,
Puce devient; d'abord lui ſaute au cou,
Au front, au ſein, à la main, fait le fou,
Laiſſant par-tout une vive piquure.
Notre, Beauté, ſenſible à cet aſſaut,
Cherche la puce, en veut faire juſtice;

Mais Cupidon esquive par un saut,
Et doucement sous son corset se glisse,
Y fait carnage & n'en veut déloger.
Fillettes sont bons morceaux à gruger,
L'Amour en fait souvent son ordinaire :
Si comme lui je savois me venger,
De par saint Jean je ferois bonne chere.
Agnès en feu déchire son corset,
Le jette au loin, arrache sa chemise,
Et montre au jour deux montagnes de lait,
Où sur chacune une fraise est assise.
Elle visite & regarde en tous lieux
Où s'est caché l'ennemi qui l'assiege;
Mais il étoit déja loin de ses yeux,
Et lui mordoit une cuisse de neige.
Ce dernier coup accroit ses déplaisirs;
Elle défait sa jupe toute émue :
Au même instant, mille amoureux zéphyrs
Vont caresser ce qui s'offre à leur vue,
Et combattant en foule à ses côtés,
Pour une heureuse & douce préférence,
Sauvent l'Amour d'une prompte vengeance
Qui l'attendoit au sein des voluptés.
A la faveur d'un saut, d'une gambade,
Le petit Dieu soutient sa mascarade;
Aux barres joue, & sans cesse fend l'air.
Il vient s'offrir de lui-même à la Belle,
Puis il échappe aussi prompt qu'un éclair,

Et fait cent tours d'un vrai polichinelle.
Pendant ce jeu, vers un taillis, jeune
L'Amour lorgnoit un portail de rubis,
Fief en tous lieux relevant de Cythere ;
Mais que la belle, injuste & téméraire,
Avec chaleur disputoit à Cypris.
Plus mille fois que la nature humaine,
Les immortels sont jaloux de leurs droits :
Puis il étoit question d'un domaine
A faire seul l'ambition des Rois,
Dans son enceinte, aux allarmes fermée,
Regnoient en paix les délices des sens :
Il y couloit une source enflammée
De pâmoisons & de raviſſements.
Contre tels forts besoin est de courage,
L'Amour en a bonne provision :
Il fait l'attaque, il force le passage,
Et prend d'assaut ce charmant appanage,
Malgré l'effort de la rébellion.
Calmez, Agnès, ce courroux qu'on voit naître,
Ne craignez rien pour ce charmant séjour ;
Si le premier l'amour s'en rend le maître,
C'est un tribut qui n'est dû qu'à l'Amour.
Vaine raison : on court à la vengeance ;
Un doigt de rose, à cet effet armé,
Tient lui tout seul l'ennemi renfermé,
Et le pressant ; l'attaque à toute outrance :

Cupidon fuit par un étroit ſentier,
On le pourſuit, l'attaque eſt redoublée,
Le doigt vengeur met l'allarme au quartier,
Et la demeure en eſt toute troublée.
Les citoyens de ce ſéjour heureux,
Les doux plaiſirs, les charmantes yvreſſes,
Juſques alors oiſifs & langoureux,
Par ce combat ſortant de leurs molleſſes;
Chacun d'un vol badin & careſſant,
S'empreſſe autour de ſon aimable mere;
Répand ſur elle un charme raviſſant,
Et lui fait tôt oublier ſa colere.
Ce doigt vengeur, au meurtre deſtiné,
Fait ſous ſes coups naître mille délices;
l'Amour lui-même en eſt tout étonné,
Et ſe repent déjà de ſes malices;
Il craint de voir ſon trône abandonné,
Et ſes autels privés de ſacrifices.
De ſon Palais enfin la volupté
Sur l'œil d'Agnès pouſſe une ſombre nue;
Elle ſa pâme, elle tombe éperdue;
L'Amour échappe, & court épouvanté
Remplir Vénus d'une allarme imprévue.
De ſon extaſe à peine revenue,
L'aimable enfant recommença ce jeu;
Elle y prit goût, & par elle dans peu
Dans l'Univers la ſcience en fut ſue:
Mais nuit & jour chez le Peuple Normand

Il fut en vogue, où cette heureuse hiſtoire
Fut auſſi-tôt écrite ſur l'airain,
Pour en garder à jamais la mémoire.

JOUISSANCE.

L'Amoureux oiſeau du matin
Chantoit ſa premiere victoire,
Quand l'Amour m'éveillant ſoudain,
Offre Doris à ma mémoire.
Au réveil de l'aſtre du jour,
Entre mes bras, ſenſible & tendre,
La jeune Doris devoit rendre
Son premier hommage à l'Amour.
Déja chez moi pour cette fête
Sont tous les enfants de Cypris:
Les uns pour couronner ſa tête,
Préparent des myrtes fleuris;
Ceux-ci des campagnes de Flore
Portant un butin précieux,
De ſes dons qui viennent d'éclore
Font un autel délicieux;
D'autres de leurs aîles légeres
Provoquent les tendres zéphyrs;
Pluſieurs attendent le myſtere,
Folâtrant avec les plaiſirs.
J'animois leur troupe riante,
Quand ſoudain j'entends un bruit ſourd;

J'ouvre, & je vois Doris tremblante,
A pas lents qui ſuivoit l'amour.
Ses yeux ſe troublent à ma vue,
Sur ſon front monte la pudeur,
Et l'innoçente retenue
Combat encore dans ſon cœur.
Sur ſa main délicate & tendre
Je me colle amoureuſement;
Elle me ſuit ſans ſe défendre
Dans mon heureux appartement.
L'air de paphos qu'on y reſpire,
Excite, enflamme nos deſirs:
Doris ſe trouble, je ſoupire,
Auſſi-tôt volent les plaiſirs.
Après mille baiſers de flamme
Pris ſur ſa bouche & ſur ſes yeux,
Je romps un corſet envieux,
Et ſur ſa gorge je me pâme.
Quels furent vos tendres tranſports,
Zéphirs! Vos riantes haleines
Jamais ſur l'émail de nos plaines
N'ont careſſé tant de tréſore.
Cependant le Dieu qui préſide
A ces myſteres révérés,
D'une fureur ſainte & rapide
Agite mes ſens égarés.
Rempli du Dieu qui me tranſporte,
J'embraſſe Doris, & la porte

Sur l'autel sacré de l'amour ;
Autel simple, mais plein de charmes,
Où le sang coule sans allarmes,
Où tout mortel reçoit le jour.
O ! toi dont la flamme m'anime,
Dieu d'Amathonte dis-je alors,
Tu vois à tes pieds ta victime,
Rend la docile à mes efforts.
A ces mots la cour de cythere
Forme un long applaudissement ;
J'acheve un pénible mystere,
Et Doris se plaint tendrement.

VERS

*A Madame de ***, sur un Passage de Pope.*

POpe l'Anglois, ce Sage si vanté,
Dans la Morale au Parnasse embellie,
Dit que les biens, les seuls biens de la vie,
Sont le repos, l'aisance & la santé.
Il s'est trompé. Quoi ! dans l'heureux partage
Des dons du Ciel faits à l'humain séjour,
Ce triste Anglois n'a pas compté l'amour ?
Qu'il est à plaindre : il n'est heureux, ni sage.

LETTRE

De Mademoiſelle .... à Monſieur....

CHer ami, j'ai reçu votre très-petite lettre ; mais toute petite qu'elle eſt, elle m'a occupé toute la nuit, & m'a occaſionné un volume de réflexions plus tendres les unes que les autres, & plus difficiles encore à vous exprimer. Que ne puis-je les tirer aſſez au clair pour en remplir cette lettre ! que vous ſeriez content de moi ! je vous défierois de croire encore que votre amour l'emporte ſur le mien. Les ſentimens que vous m'avez inſpirés ſont trop vifs pour vous les bien peindre. Que votre pénétration m'interprete, quelle vous montre tel que vous êtes, aimable, charmant, & avec toutes les qualités capables d'inſpirer le plus tendre attachement ; qu'elle vous voye par mes yeux.... J'ai un cœur, mon plus cher, & un cœur qui vous eſt tendrement attaché. Quelque vive que ſoit votre pénétration, quelqu'effor qu'elle prenne, elle ne l'interprétera jamais

comme il faut. Hélas ! je souffre plus que vous de ne pouvoir pas à loisir vous donner les preuves les plus sensibles de mon amour. Que cet aveu mette le sceau à nos tendres sentimens en attendant le moment heureux de les couronner.

Il me semble, mon cher petit cœur, que je ne te dis que des mots, & que je t'exprime bien mal à quel point je t'aime. Viens donc lire dans mes yeux l'assurance de ton bonheur, s'il est vrai que tu le fasses de ma conquête ; viens, tout ce que j'ai de plus cher au monde, viens, le plus aimable & le plus aimé des hommes.

RÉPONSE.

JE n'ai pas lu ta lettre, mon plus cher cœur, je l'ai dévorée, & cela cent fois depuis que je l'ai. Tu n'as rien laissé à ma pénétration ..... Eh ! que pourrois-je le suppléer aux tendres aveux que tu me fais ? Qu'ils se sont insinués aisément dans mon ame ! Ah ! quelle volupté ils y ont répandue ! J'ai presque eu la présomption de penser que j'étois aimé

de vous autant que je vous aime : pardonnez, ma bonne amie ; la différence de toi à moi, que j'ai sentie à l'instant, a corrigé ma présomption : il n'appartient qu'à toi d'être aimée sans bornes, & voilà comme je t'aime. A chaque lecture que j'ai faite de la lettre charmante je n'ai existé que dans une partie où tout moi-même s'est concentré. Dieux quel essor mon imagination prenoit dans ces heureux momens ! elle anéantissoit l'humanité, te réservoit seul, franchissoit tous les obstacles, voloit vers toi ; je me précipitois dans tes bras. Là nos levres collées ensemble, laissoit à peine de temps en temps un libre passage à nos langues amoureuses qui cherchoient à s'unir. Combien de fois tes joues appétissantes, tes yeux touchans, ton front noble, ouvert, le trône des graces, furent-ils couverts des mes baisers brûlans ! Ils le seroient encore ; mais combien d'autres beautés plus faites pour l'Amour, quoique moins parlantes, demandoient mon hommage ! C'étoit alors que pressé par les plus vives ardeurs je te prenois.

avec transport dans mes bras, & te portois sur l'autel où je voulois consommer le sacrifice. Là, d'une main secondée par l'Amour & par l'amour le plus puissant, je te dépouillois de tout ce qui n'étoit point toi-même: le voile disparoissoit.... Quel plus beau spectacle! oh! que tes yeux brillans l'embellissoient! Je restoit immobile; ma vue dévoroit toutes les beautés à la fois, sans pouvoir se fixer sur aucune; j'admirois.... Surprise de mon extase, tu me rappellois tendrement à moi, tu m'invitois à être heureux, tes yeux alors rencontroient les miens, ils leur parloient un langage si touchant... Je sortois de mon raviſſement, je n'ôtois pas, j'arrachois mes vêtemens superflus, je fondois sur toi....ta gorge, ton sein, le parterre limité par le centre de la volupté, le centre de la volupté les colonnes qu'il couronne, tout étoit en proye à mon amour, & l'objet de mes plus tendres careſſes. Mes mouvemens précipités changeoient ta situation; toutes ces beautés disparoiſſent pour faire place à d'autres aussi dignes de mon culte; les fe-

tois avec un égal transport. Que tu te prêtois amoureusement à toutes les attitudes que la volupté demandoit de toi! tes appas les plus cachés n'échappoient point à mes regards lascifs; eh! comment y eussent-ils échappé? Tu me les indiquois, tu m'invitois à les découvrir, tu les offrois toi-même à mes regards & à mes baisers. Quand pressé par les dernieres fureurs de l'Amour, je les quittois pour m'unir à toi, tu m'y rappellois; j'y retournois; mes feux y prenoient encore un nouveau degré de vivacité: le remede pressoit, j'y courrois. Attends mon plus cher me disois-tu, attends, changeons de personnage, ou plutôt apprends de moi à goûter comme il faut les avant-courreurs délectables d'un plaisir qui ne les égale point: j'obéissois. Ah! que tes caresses dévorantes ajoutoient à ma flamme que je croyois à son terme! Laisse-moi, te disois-je, je brûle, je n'en puis plus, souffre... La violence de mes feux me donnoit des forces, je te remettois dans ta premiere posture, je saisissois le sceptre de l'amour, je le guidois vers son centre; les

efforts impétueux qu'il faiſoit pour s'y plonger, t'arrachoient des ſoupirs & des cris; tu me tenois cependant ſerré entre tes bras, tes jambes croiſées ſur moi; tes ſoupirs changoient de ton, ma bouche les étouffoit la plupart, je la collois plus vivement ſur la tienne, je te preſſois avec plus de tranſport, tu me rendois coup pour coup, ſecouſe pour ſecouſe, tu pâmois, je reſſentois dans toutes les parties de mon corps un plaiſir, une volupté un torrent de délices....

Ah!... ah!... ah!... mon plus cher cœur, viens... accours... Oui, ma plus tendre amie, l'idée ſeule d'un plaiſir que mon imagination m'a fait goûter cent fois, vient de m'en procurer un nouveau. Que ſera-ce, quand je le goûtrai en réalité!

FIN.

TABLE
DES MATIERES.

Lettre Philosophique sur l'Ame, par Mr. de Voltaire, pag. 3
Les Adieux de Mr. de Voltaire à Madame la Marquise du Châtelet, Chanson, 20
Epigramme contre l'Abbé Terrasson, 24
Le Débauché Converti, par Mr. Robbé de Beauveset, 25
Marsias, Allégorie contre Rameau, par le Poëte Roi. Août 1737. 31
Discours prononcé à la Réception des Francs-Maçons, par Mr. de Ramsay, Grand-Orateur de l'Ordre, 35
Status de l'Ordre, 53
L'étonnement, Chanson parodiée d'un air de l'Opéra Comique, 55
Le Poëte vengé, Riposte satirique, 57
L'Ane & le Rossignol, Fable, 60
Epilogue, 63
Epitre à Uranie, par Mr. de Voltaire, 64
Ode à Mr. de Voltaire, 70
*L'Art d'Aimer à Madame. ****, 75
Epigramme, 77
La Coquette, ibid.
Chanson, Apologie du Jansénisme, 81
Qui-pro-quo, 82
Bouquet, ibid.
*Lettre à Madame. ****, 83
Le Nez & les Pincettes, conte par Piron, 85
La Mule du Pape, conte, 91
Le nouveau Roi des Grenouilles, ou le P. J. dans un Fossé, Stances libres, 93
Epigramme sur Mr. de Voltaire, 104

TABLE.

Les deux Rats, conte, 105
L'Y Grec ou la Fourche, conte, 107
Enigme; le mot est le hochet, 109
Epigramme contre le Curé de S. F. 110
Epitaphe pour Jean-César Rousseau de la Pariſiere, 111
Lettre de la Baronne de Roupillac à Madame des Etoiles, au ſujet d'une Brochure de Mr. l'Abbé de la Mare, ibid.
Admirable Tranſition de l'Abbé de la Mare en Eſcargot, 117
La Bougie de Noël, conte, 119
L'Anti-Mondain, par Mr. Piron, 123
L'Habit ne fait pas le Moine, conte par le même, 126
Apothéoſe de Mademoiſelle le Couvreur, 131
Epigramme de quelqu'un, qui, &c. 133
Ode à un Prélat, &c. 134
Epitre d'un Auteur à un de ſes Amis, dans un beſoin d'argent, 136
Epigramme contre un Prédicateur, &c. 138
Autre ſur une rencontre, &c. 139
Le Chapitre général des Cordeliers, 140
Le Déſagrément de la Jouiſſance, 149
Le point d'Aiguille, conte, 150
Quatrain du Comte de Guiche à M. d'Olonne, 153
La Comteſſe d'Olonne, Comédie, 155
Ode à Priape, par Mr. Piron, 167
Couplet, 172
Etimologie de l'Aze-te-foute, conte, 173
La Puce, conte, 176
Jouiſſance, 182
*Vers à M. de *** ſur un paſſage de Pope*, 184
Lettre de Mademoiſelle.... à Mr.... 185
Réponſe, 186

Fin de la Table.

Lafille
20.10.87
[VOLT.]

870663

le 17 Août 1820

N° 60